

# regards

*Rev 2/2*  
A. H. N.  
S. GUERRA CIVIL

PARAIT LE JEUDI

N° 154

24 DÉCEMBRE 1936

1 fr 25  
2 frs. BELGES  
0.40fr. SUISSE  
24 pages

INESSE  
SPAGNE

RE  
INESSE

RAGO

# MOELL



## DANS LES TRANCHÉES d'ESPAGNE

# CADEAUX ET POURBOIRES

PAR  
POL  
FER  
JAL

Voici revenue l'époque de l'année  
ou l'on sacrifie à la coutume charmante



MAJORQUE



des petits cadeaux - C'est ainsi que le général Franco aurait  
l'intention d'offrir à Mussolini les îles Baléares en échange de  
ses loyaux services. A Hitler, il offrirait la houille et  
et le cuivre d'Espagne en échange de ses "ZINCS"



Quelle meilleure occasion que la S<sup>t</sup> Sylvestre  
pour offrir a Franklin-Bouillon un joli arbre  
de Noël. Au chef du parti des  
S.S. Benoît XV se fera un



plaisir d'offrir la particule  
quant a notre ami Tardieu  
quelqu'un qui le connaît bien  
se propose de lui offrir un joli bocal



Pour Monsieur Dorgères, le héros des  
Halles on a pensé à un jeu d'échecs  
et au manuel du stratège en campagne



et au manuel du stratège  
et voici pour Casimir  
le don du front  
Populaire ....

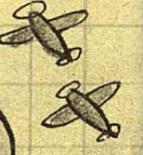


mais quel sera  
le Noël des gosses de Madrid



KAR  
POL  
FER  
JAC

3  
re  
mante



rait  
de  
et  
s"

Sylvestre  
bre!



icule  
rdieu

ait bien

al  
les  
ecs



PHOTO PIERRE BOUCHER

# UPTON SINCLAIR

prend position  
pour le peuple espagnol  
contre la rébellion fasciste

*Ce retentissant article où Upton Sinclair prend position dans la question d'Espagne, est inédit en France et « Regards » est heureux d'en donner la primeur à ses lecteurs.*

**V**OILA une lettre que j'ai mise à la poste il y a longtemps. Je n'ai pas reçu de réponse. Je laisse le lecteur juger si elle en méritait une.

Lieutenant-Général Robert Lee Bullard,  
Président de la Ligue de Sécurité  
Nationale.  
New-York (N.-Y.).

Mon cher Général Bullard,

Dans l'un des journaux Hearst en date du 9 août, j'ai remarqué un article de première page qui vous est attribué, avec cette manchette : « La lumière sur des activités clandestines : LA JEUNESSE ESPAGNOLE ENTRAÎNÉE MILITAIREMENT PAR LES ROUGES. Que la situation de l'Espagne serve de leçon aux Etats-Unis, nous déclare Bullard. » Dans cet article, vous disiez ce qui suit au peuple américain :

« Un communiste dirige le gouvernement espagnol de « front populaire » et sa politique en fait rapidement un gouvernement soviétique. Une grande partie de la population, y compris l'armée presque entière, s'est soulevée pour s'opposer à la bolchevisation du pays. Ces adversaires du bolchevisme avaient des soldats entraînés, des armes, des canons, des munitions, une habile initiative dans les opérations militaires. Ils auraient dû l'emporter rapidement. Pourquoi n'en est-il pas ainsi? »

Vous continuez en expliquant que les « Rouges d'Espagne » avaient « secrètement entraîné leurs adhérents, surtout les jeunes ». Le monde a été surpris du mordant de la « jeune milice rouge »; vous ajoutez que cela est « significatif pour les Etats-Unis, parce que les rouges arment secrètement, entraînant et préparant la jeunesse américaine dans le même but.

Il me semble que dans l'histoire ci-dessus, vous avez omis une série de faits significatifs. Vous ne dites pas aux lecteurs de la presse Hearst que l'actuel parlement espagnol est issu des votes de la majorité du peuple espagnol. Le gouvernement désigné par ce parlement représente la volonté du peuple espagnol. Cette « grande partie de la population » qui s'oppose au gouvernement se rebelle contre la volonté du peuple espagnol. Comment se fait-il que vous sympathisiez avec des insurgés et que vous comptiez que vos lecteurs partageront votre manière de voir?

Il me semble, général Bullard, que le peuple américain a le droit de vous demander d'éclairer votre attitude envers un effort fait pour renverser la volonté d'un peuple telle qu'elle s'est constitutionnellement exprimée aux urnes. Nous autres, Américains, nous avons l'habitude de considérer les officiers de notre armée comme nos serviteurs, non comme nos maîtres. S'ils ont l'intention de refuser de nous servir, et d'essayer de nous maîtriser, plus vite nous le saurons, mieux cela vaudra. Je vous demande par conséquent de répondre publiquement à la question hypothétique suivante :

Supposez qu'en 1940, le peuple des Etats-Unis élise un Président et un Congrès qui procéderont constitutionnellement à promulguer des lois supprimant le sys-

tème capitaliste pour lui substituer un système de production pour tous; et supposez qu'une « grande partie de la population », stipendiée par la classe capitaliste, se soulève, essayant de renverser le gouvernement en question et de prévenir la mise en vigueur de ces lois, quelle serait votre attitude? Estimeriez-vous qu'un tel soulèvement serait juste, et lui donneriez-vous votre appui?

Je suppose, bien entendu, que les lois auxquelles je fais allusion plus haut seraient des lois constitutionnelles. Ainsi, d'après la Constitution américaine, le Congrès a pleins pouvoirs sur les impôts. Il peut taxer les grosses fortunes jusqu'à les supprimer; il peut abolir l'héritage; il peut voter l'émission d'obligations et, par privilège d'Etat, confisquer les usines en les payant avec ces obligations et les faire travailler suivant un système de production pour tous. J'expose un pareil programme, entièrement constitutionnel, en Californie; je dis aux gens de ne pas prêter l'oreille aux histoires d'insurrection et de dictature, mais de procéder constitutionnellement à l'exercice de leurs droits constitutionnels. Je dois évidemment m'intéresser au fait de savoir si un tel programme peut être paisiblement réalisé, ou s'il se heurtera à une insurrection fomentée par la classe capitaliste et l'armée. Lorsque les officiers de notre armée jurent de soutenir la Constitution, pensent-ils réellement à soutenir cette Constitution? Et si le même serment est prêté dans certains pays étrangers, comment ce fait-il que la sympathie d'un lieutenant-général de l'armée, en retraite, aille, non pas aux éléments constitutionnels, mais à ceux qui essayent de détruire un Parlement dûment élu? Sincèrement.

UPTON SINCLAIR.

Le développement de la guerre d'Espagne a jeté une singulière lumière sur la lutte mondiale qui se déroule entre le Communisme et le Fascisme, et qui arrivera rapidement à un éclat. Le gouvernement américain a interdit l'exportation des armes en Espagne. C'est sa définition de la neutralité, mais en fait, cela équivaut à reconnaître les rebelles fascistes comme une nation belligérante. Autant que je sache, on ne trouve pas de cas, dans l'histoire internationale où un gouvernement démocratique, établi de « facto », se soit vu refuser le droit d'acheter des armes pour se défendre contre une rébellion. Mais, voyez-vous, le gouvernement espagnol est un gouvernement d'ouvriers et il semble que la loi internationale soit jetée par-dessus bord lorsqu'il s'agit de renverser un gouvernement d'ouvriers, si légitime et si bien établi qu'il soit.

La chose la plus surprenante est que même le gouvernement français de Front populaire se soit laissé bluffer jusqu'à cette position par la terreur de Mussolini et d'Hitler combinés. Secrètement, les gouvernements fascistes continueront à fournir d'armes les rebelles, au mépris de tout accord. Nous verrons Hitler et Mussolini recommencer ce bluff contre le monde démocratique autant de fois qu'il le faudra — jusqu'au jour où ils iront trop loin et obligeront les gouvernements démocratiques à former une combinaison destinée à sauver leur propre existence.

Un jeune musicien de l'Orchestre du Club Ouvrier de Derbent, dans le Daghestan soviétique.



**T**ous les visiteurs occidentaux de l'U. R. S. S. trouvent dans son organisation scolaire un sujet immédiat de stupeur émerveillée. Sur ce point, toutes les opinions concordent. La technique de l'éducation nationale est poussée en Russie à un degré de perfection et de raffinement qui va jusqu'au paradoxe. Le matériel scolaire a été l'objet de soins extraordinaires. En France, les enfants des « deux-cents familles » ne soupçonnent pas le luxe dans lequel vivent les petits prolétaires de Moscou dans leurs Maisons de Pionniers!

Je ne vous décrirai pas, après tant d'autres, leurs salles de jeux, leurs féériques jardins d'hiver, le somptueux salon réservé aux parties d'échecs, leurs ateliers de peinture et de modelage, leurs splendides théâtres où l'on donne des représentations d'une qualité d'art extraordinaire. Je n'insisterai pas sur les trouvailles plus spécialement pédagogiques, comme ces immenses cartes lumineuses qui décorent les classes de géographie et qui, à l'appel d'un bouton pressé par l'élève, dessinent en traits de feu, sur les murs, les particularités géologiques, orographiques, hydrographiques ou agricoles que l'on se propose d'étudier. Je voudrais souligner ici une conquête qui m'intéresse plus particulièrement, celle de la culture musicale enfantine.

Voilà bien des années que j'en réclame en vain le bénéfice pour les petits Français qui sont, sous ce rapport, les enfants les plus déshérités de l'Europe. Ce n'est un mystère pour personne que notre Université n'accorde, dans la formation intellectuelle et morale du lycéen, qu'une part singulièrement mesquine à cette magnifique discipline spirituelle que l'on continue à traiter avec dédain d'art « d'agrément ». En Europe Centrale, la musique tient dans l'éducation une place plus rassurante, mais c'est en Russie que j'ai pu observer les méthodes de travail les plus intel-

le grand co  
iteur Serge  
offe au m  
es enfants  
héâtre du «  
e Spectateu  
à Moscou

ligente  
voudra  
Ayan  
compos  
toure  
univers  
« Cor  
fants  
le mot  
cal est  
obéssa  
reuse,  
ser à d  
diteurs  
techni  
symph  
on le d  
comme  
zart,  
chose  
ennuyé  
rants,  
quefois  
lamme  
Or,  
de l'U  
problè  
de con  
pour c  
avec u  
l'allègr  
certain  
rité la  
symph  
leur jo  
rent.  
école

Le grand compositeur Serge Prokofieff au milieu des enfants au théâtre du « Jeune Spectateur », à Moscou.



## La musique et l'enfance

en URSS

PAR EMILE VUILLERMOZ

ligentes et les plus rationnelles. Je voudrais en donner un exemple.

Ayant rencontré à Moscou le grand compositeur Serge Prokofieff, qu'entourent l'admiration et la sympathie universelles, je l'accompagnai à un « Concert symphonique pour enfants ». Je ne vous cache pas que le mot m'effrayait. Le langage musical est un vocabulaire si complexe, obéissant à une syntaxe si rigoureuse, qu'il est bien difficile d'intéresser à des chefs-d'œuvre de jeunes auditeurs n'ayant pas une éducation technique suffisante. Un concert symphonique pour enfants, même si on le compose de partitions aimables comme celles de Haydn ou de Mozart, demeure, malgré tout, une chose intimidante et, disons le mot, ennuyeuse pour des écoliers ignorants. L'expérience a été faite quelquefois chez nous et n'a jamais brillamment réussi.

Or, voici comment les éducateurs de l'U. R. S. S. ont résolu ce délicat problème. J'ai trouvé dans une salle de concert, délicieusement aménagée pour de jeunes auditeurs et décorée avec une gaieté et une luminosité dont l'allégresse était communicative, une centaine d'enfants qui avaient mérité la « récompense » d'un concert symphonique. Leurs mines ravies et leur joyeuse impatience me surprirent. Je me disais que, dans une école de chez nous, l'instituteur qui

accorderait comme prime à ses fort-en-thème l'audition d'une symphonie de Beethoven n'obtiendrait peut-être pas le même succès.

L'orchestre s'installa. Auprès de l'estrade du chef, un pupitre était installé à l'avant-scène. On vit y prendre place une charmante jeune femme, vêtue avec une rare élégance, Mlle Nathalie Satz. Les enfants l'accueillirent par des acclamations joyeuses. Ils reconnaissaient en elle la bonne fée qui a l'habitude de les guider au pays mystérieux de l'harmonie. Nathalie Satz joue, en effet, dans ces exécutions un rôle discret mais efficace. Elle explique aux enfants les partitions qu'ils vont entendre, expose leur sujet, souligne les intentions de l'auteur, précise sa pensée, décrit telle ou telle particularité de timbre, d'harmonie, de rythme ou de construction. Elle fait entrer son jeune auditoire dans le mystérieux paradis du rêve en tenant, si l'on peut dire, toutes ces petites sensibilités « par la main » pour les empêcher de s'égarer. Au cours de l'exécution, elle sait lancer à point la parole qui rassemble tous ces pèlerins ingénus. A côté du chef d'orchestre des exécutants, elle est le chef d'orchestre des auditeurs.

Elle fait d'abord chanter aux enfants d'aimables chansons populaires dont les refrains subissent de perpétuelles modifications. Les paroles sont inscrites sur de beaux tableaux enluminés dans lesquels sont aménagés des glissières permettant de substituer rapidement un vers à l'autre. Les enfants guettent en chantant ces amusants escamotages et se font un point d'honneur de ne pas être pris au dépourvu par ces rapides apparitions qu'ils incorporent au vol dans leurs refrains. Vous devinez l'utilité de cette technique qui tient en haleine ces jeunes exécutants et les intéresse au déroulement des couplets grâce au « refrain-surprise ».

J'ai assisté également à l'exécution d'une certaine « chanson sucrée », dans laquelle les paroles des refrains



Le jour de la rentrée des classes.

changeants étaient cachées dans des papillottes. Il fallait voir avec quel empressement les jeunes chanteurs déroulaient les bandelettes qui enveloppaient les bonbons de chocolat pour y lire l'hémistiche opportun.

Le compositeur Polovinkine monta sur la scène pour diriger un poème symphonique spécialement destiné à cet auditoire et intitulé « Volodia-musicien ». Cet ouvrage racontait la vie d'un petit berger qui, pendant ses longues heures de solitude, s'efforçait de contenter en lui son secret appétit de musique. Il écoutait avec attention le chant des oiseaux et fabriquait de petits instruments et des orchestres-jouets pour essayer d'imiter et d'interpréter les bruits de la nature. Toute cette description, dont Nathalie Satz soulignait avec adresse les détails caractéristiques, était aussi claire pour les enfants que la lecture d'un conte de fées.

Vint, ensuite, Serge Prokofieff, qui présentait une partition ravissante intitulée *Pétia et le Loup*. On expliqua le sujet aux enfants. Il s'agissait des aventures de Pétia — Petit Pierre — qui, entouré de ses amis, le Chat, le Canard et l'Oiseau, s'amuse dans le jardin de son Grand-Père. Mais de terribles émotions lui sont réservées. Le grand méchant Loup rôde dans le voisinage. Il entre dans le jardin et Pétia, avec l'aide de ses amis les Ani-

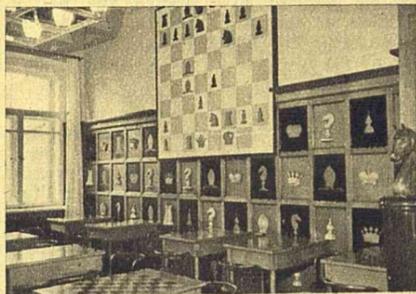
maux, arrive, par ruse, à réduire l'agresseur à l'impuissance, jusqu'à l'arrivée des chasseurs qui mettront l'enfant hors de danger.

Lorsque les jeunes auditeurs connaissent bien l'anecdote on leur présente l'un après l'autre tous les personnages du drame. Ces personnages — et c'est là la trouvaille — ne sont pas seulement des thèmes caractéristiques, ce sont des instruments. Le Vieux Grand-Père, c'est le Basson à la voix caverneuse. Le Bassoniste se lève, joue son thème et présente aux enfants l'instrument d'où il est sorti. Le Chat, c'est le Hautbois qui miaule, l'Oiseau c'est la Flûte, le Canard c'est la Clarinette, le Loup hurle dans les Cors et c'est le Quatuor à cordes qui incarne l'âme de Pétia.

Chaque instrument restera fidèle à son personnage d'un bout à l'autre du récit. Les enfants prennent donc, en même temps, une leçon de musique et une leçon d'orchestration. Ils n'oublieront plus quel est l'aspect d'une clarinette, d'un cor ou d'un hautbois et le genre de timbre qu'ils créent dans la masse orchestrale. Ces instruments ont désormais pour eux une personnalité et un caractère. Lorsque l'orchestre attaquera le ravissant poème symphonique de Prokofieff, vous devinez bien que l'intervention du « Grand-Père-Basson » ou de l'« Oiseau-Flûte » ne passera pas inaperçue et sera saluée au passage par tous les petits observateurs attentifs.

*Pétia et le Loup* est un modèle de pédagogie artistique intelligente et efficace. Ne croyez pas, d'ailleurs, qu'il s'agisse d'une musiquette « bêtifiante » à l'usage des nurseries : cette partition est une petite merveille d'ingéniosité et d'humour et intéresserait aussi vivement les habitués de nos grands concerts symphoniques que les petits écoliers de Moscou.

Voilà comment les éducateurs de l'U.R.S.S. comprennent la formation artistique de la jeunesse. Encore une fois, dites-moi si, dans nos pays capitalistes, les enfants de milliardaires ont jamais été aussi favorisés dans les plus luxueuses de leurs écoles ! Que ne peut-on attendre, au point de vue de la réceptivité musicale, d'une génération dont le goût est cultivé avec tant de méthode, tant de logique et selon le vœu de Verlaine « tant de fantaisie et tant de raison » !



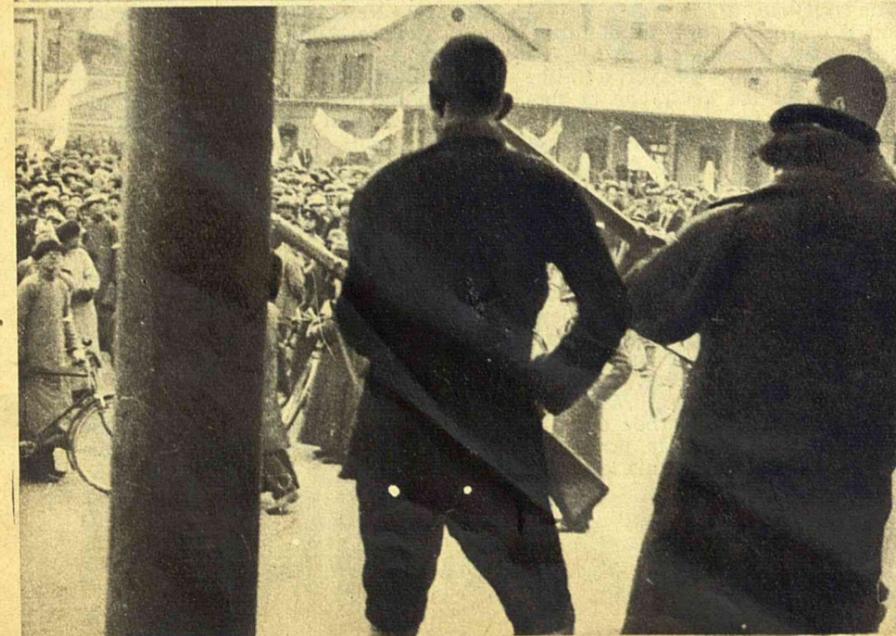
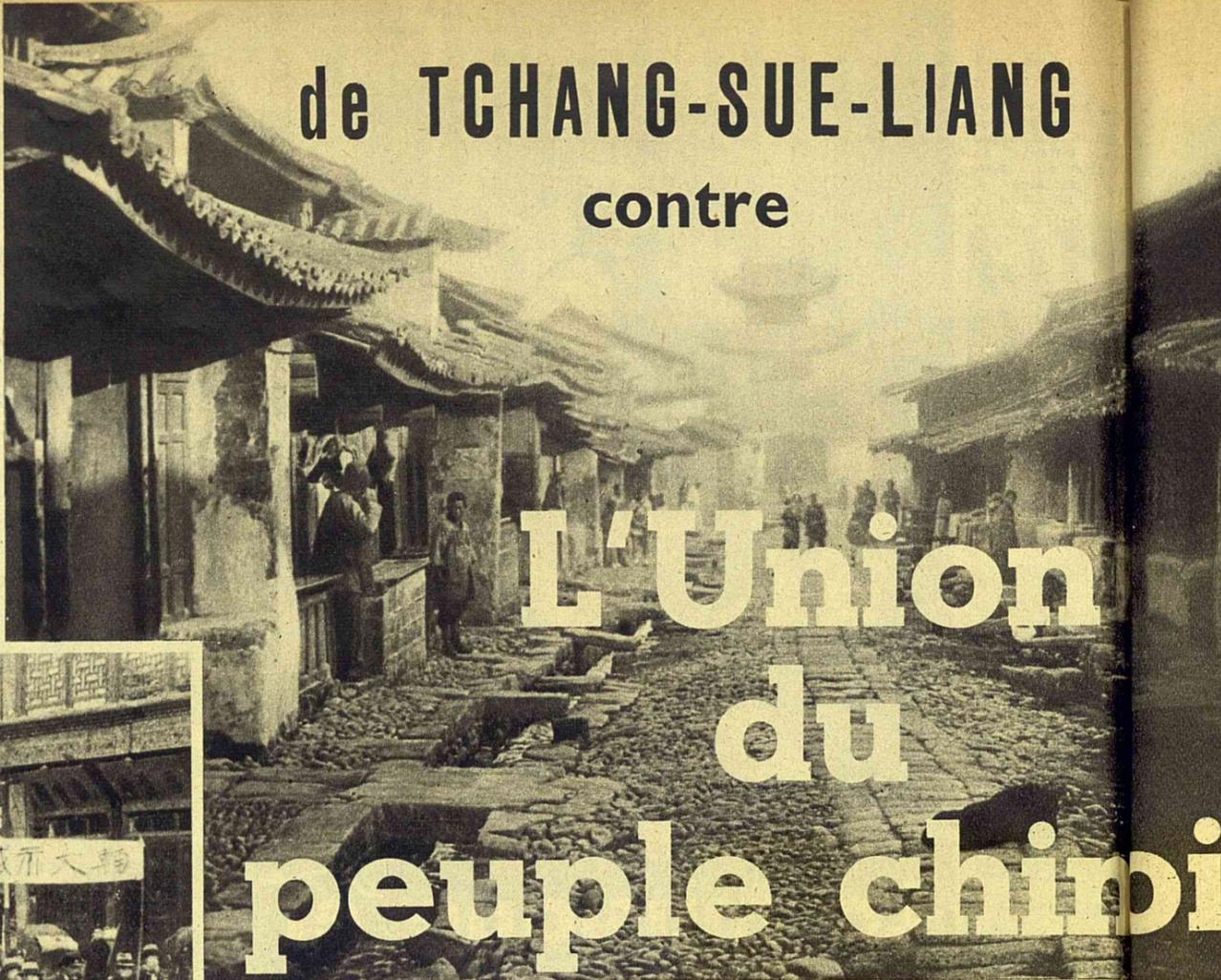
Un coin de la salle où les enfants jouent aux échecs.

# Le coup d'état

# de TCHANG-SUE-LIANG contre

Une rue bien caractéristique d'un village du Sud-Ouest de la Chine

Ci-dessous, de haut en bas : étudiants de Peïping en tête d'une manifestation contre l'impérialisme japonais. Des policiers japonais, revolver au poing, s'opposent à la manifestation. Des policiers chinois le long du cortège.



par  
**J. E. POUTERMAN**

## LE MOUVEMENT ANTI-JAPONAIS ET LA REVOLTE DE TCHANG SUE LIANG

**L**ES derniers événements de Chine — la rébellion de Tchang Sue Liang et la captivité de Tchang Kai Chek — ne peuvent être compris qu'à la lumière des faits antérieurs que la grande presse a souvent tendance à négliger. A notre avis, le drame actuel découle directement de la nouvelle situation créée en Chine par les grandioses manifestations populaires, de caractère nettement anti-japonais, qui s'étaient déroulées à Peïping en décembre 1935. Exaspérée par l'arrogance de l'agresseur japonais, d'une part, et la molle politique de non-résistance du Gouvernement national, les masses travailleuses avaient réagi spontanément. C'est pour contenir ce débordement de la colère populaire, que fut créé à Peïping le Conseil Politique des provinces Hopey et Chahar; conseil presque entièrement composé de personnages à la solde du Japon, qui obéissaient aux ordres de leurs maîtres étrangers, avaient pour tâche de préparer le rattachement de la Chine du Nord au Mandchoukuo. Ce qui, en réalité, signifiait que l'on allait procéder à un nouveau démembrement de la Chine.

Cependant, malgré la répression et la terreur, pratiquées par les Japonais et leurs alliés chinois, le mouvement anti-japonais ne cessait de s'élargir, en attirant vers lui, en plus des masses ouvrières, non seulement la majorité de la petite bourgeoisie, mais aussi de nombreux éléments des classes plus aisées. Depuis quelque temps, on peut même observer une certaine désagrégation du grand capitalisme chinois qui, lui aussi, commençait à ressentir les effets de l'agression japonaise. L'exemple du Mandchoukuo était là pour prouver à la haute bourgeoisie et aux milieux militaires que leur espoir de servir, avec profit, d'agents d'assujettissement du peuple chinois, n'avait aucune chance de se réaliser. En effet, l'agression militaire du Japon était toujours suivie d'une offensive économique de grande envergure. Si le capitalisme étranger parvient encore, tant bien que mal, à tenir tête aux Japonais dans la lutte pour les marchés chinois, le capitalisme national, par suite de sa faiblesse, se voit inévitablement évincé de

toutes les branches de l'économie nationale par la concurrence japonaise.

Selon les chiffres fournis au Gouvernement britannique par son agent commercial en Chine, le Japon contrôle actuellement dans ce pays 65 % de l'industrie textile, 75 % de la métallurgie, 65 % de la production houillère, et ainsi de suite. La mainmise japonaise sur les principales industries chinoises n'a pas manqué d'avoir pour effet le revirement de l'attitude de la haute bourgeoisie et de ses porte-paroles politiques. L'agression japonaise, dont l'extension se poursuit ouvertement, ne laisse plus subsister aucun doute quant à son but réel, même chez ceux qui, hier encore, étaient partisans d'un rapprochement sino-japonais : à Tokio on vise à la destruction totale de l'indépendance de la Chine, aussi bien politique qu'économique.

Les méthodes appliquées par le militarisme capitaliste du Japon au Mandchoukuo ont éclairé la bourgeoisie chinoise sur le sort qui l'attendait dans l'éventualité d'une victoire japonaise.

Il va sans dire que cette nouvelle situation devait fatalement influencer les milieux dirigeants de la Chine. Le Gouvernement de Nankin, contrôlé par le Kuomintang et présidé par le maréchal Tchang Kai Chek, se trouva ainsi face à face avec le mouvement anti-japonais, qui confondait en un seul élan toutes les couches sociales du pays. Sans la double pression de l'agitation populaire et des intérêts vitaux de la bourgeoisie nationale, Nankin se vit dans l'obligation d'abandonner peu à peu sa politique de non-résistance à l'agression japonaise. Mais le triomphe de ces nouvelles tendances ne pouvait être assuré que par la réunion de toutes les parties divisées du pays. Seule l'unification de la Chine était de nature à arrêter la poussée étrangère.

Or l'effort déployé récemment par le Gouvernement de Nankin en vue de réaliser cette unification, se heurtait inévitablement à la résistance de différentes cliques militaires qui, appuyées par l'impérialisme étranger, tendent à maintenir et même à aggraver le règne du désordre traditionnel en Chine. La manœuvre préférée de ces cliques est de se servir des mots d'ordre du mouvement anti-japonais. N'exigent-ils pas, en effet, la déclaration immédiate de la guerre au Japon,

Les  
fuient

tout en  
brement  
Comme e  
sements,  
pements  
juin 19  
l'Union  
être fin  
trouve  
recte de  
cours de  
tes ne f  
du Gouv  
nissait d  
niciens.

Le sou  
Liang d  
le pouvo  
de la mé  
Vey, age  
ve étro  
« Jeune  
doute qu  
mouven  
Gouvern  
pratique  
capitulat  
la Chine  
lui par d

ANG

on

inois

onomie natio-  
naise.

au Gouver-  
agent com-  
contrôle ac-  
% de l'in-  
métallurgie,  
lère, et ainsi  
naise sur les  
ises n'a pas  
e revirement  
bourgeoisie et  
es. L'agres-  
ion se pour-  
plus subsis-  
on but réel,  
core, étaient  
t sino-japo-  
destruction  
Chine, aus-  
que.

par le mili-  
a au Mand-  
geoisie chi-  
cendait dans  
japonaise.

nouvelle si-  
influencer les  
ne. Le Gouver-  
né par le  
le maréchal  
ainsi face à  
anti-japonais,  
an toutes les  
ns la double  
laire et des  
oisie natio-  
l'obligation  
politique de  
japonaise.  
elles tendan-  
que par la  
divisées du  
Chine était  
issée étran-

ment par le  
vue de réa-  
urtait inva-  
e différentes  
es par l'im-  
à maintenir  
du désordre  
œuvre pré-  
servir des  
t anti-japo-  
et, la déclai-  
re au Japon,

Les étudiants s'en-  
fuient pour échapper  
aux balles.



tout en poursuivant en réalité le démem-  
brement de la Chine?

Comme exemple éclatant de leurs agis-  
sements, l'on peut citer le cas des grou-  
pements militaires cantonnais qui, en  
juin 1936, s'opposèrent ouvertement à  
l'Union avec Nankin. Leur résistance put  
être finalement brisée, et Canton se  
trouve aujourd'hui sous l'influence di-  
recte de Nankin. Il est à noter qu'au  
cours de cette lutte, les généraux sudis-  
tes ne faisaient que remplir les consignes  
du Gouvernement japonais qui leur four-  
nissait des capitaux, des armes, des tech-  
niciens.

Le soulèvement actuel de Tchang Sue  
Liang dans le Nord de la Chine, contre  
le pouvoir central, est de toute évidence  
de la même nature. Le fait que Van Tzin  
Vey, agent au service du Japon, se trouve  
étroitement lié à l'entreprise du  
« Jeune Maréchal », ne laisse aucun  
doute quant au caractère véritable de ce  
mouvement. Lors de sa présidence du  
Gouvernement de Nankin, Van Tzin Vey  
pratiquait franchement une politique de  
capitulation, en trahissant les intérêts de  
la Chine. Après l'attentat commis contre  
lui par des patriotes chinois, il dut quit-

ter le pays. En exil, il continua son œu-  
vre de désorganisation et de trahison,  
exécutant méthodiquement les ordres du  
cabinet de Tokio.

Quant à Tchang Sue Liang lui-même,  
on se souvient que, jusqu'en septembre  
1931, il avait gouverné la Mandchourie.  
Lorsque le Japon commença la conquête  
de cette province, qui est la plus riche  
de la Chine, Tchang Sue Liang capitula  
devant l'agresseur sans lui opposer la  
moindre résistance, et avec le reste de  
ses troupes se retira dans la Chine du  
Nord. Les masses populaires qui for-  
maient le gros de son armée, n'avaient  
pas caché à l'époque leur mécontente-  
ment de cette politique de non-résistance  
pratiquée par leur chef. Et bientôt cette  
armée, à cause de ses tendances nette-  
ment anti-japonaises, fut envoyée plus  
loin dans le Nord-Ouest de la Chine. On  
évalue aujourd'hui ses effectifs à 130-  
140.000 hommes. Il faut ajouter que, mo-  
bilisées sur le front Nord-Ouest contre  
l'Armée Rouge de ce secteur, les troupes  
de Tchang Sue Liang refusèrent de se  
battre. La grande majorité des soldats  
ainsi qu'une section importante du corps  
d'officiers, exigèrent « la lutte au Nord »,

c'est-à-dire la résistance à l'envahisseur  
japonais.

Il est à supposer que les agents du Ja-  
pon se sont servis précisément de ces  
violents courants anti-japonais pour pro-  
voquer la révolte des troupes de Tchang  
Sue Liang contre Nankin. En fomentant  
cette nouvelle guerre civile, l'étranger  
s'efforce d'aggraver l'affaiblissement et le  
démembrement de la Chine.

Cependant, le mouvement anti-japo-  
nais, répétons-le, embrasse en ce mo-  
ment la presque totalité du peuple chi-  
nois. Et tandis que le chef du Gouver-  
nement des Soviets chinois, Mao Be Dun,  
se prononce \* pour un front uni avec  
Nankin contre l'ennemi du dehors, les  
principaux représentants du Kuomintang  
commencent, eux aussi, à envisager sé-  
rieusement l'inévitable dilemme : trahi-  
son de l'indépendance ou union de tou-  
tes les forces de la nation contre le Ja-  
pon.

J.-E. POUTERMAN.

(\* Interview accordée par Mao Tse  
Dem à M. Edgard Snow dans « China  
Weekly Review » de Shanghai.

A Péiping, la foule se  
disperse devant la police.

c'est-à-dire la résistance à l'envahisseur  
japonais.

Il est à supposer que les agents du Ja-  
pon se sont servis précisément de ces  
violents courants anti-japonais pour pro-  
voquer la révolte des troupes de Tchang  
Sue Liang contre Nankin. En fomentant  
cette nouvelle guerre civile, l'étranger  
s'efforce d'aggraver l'affaiblissement et le  
démembrement de la Chine.

Cependant, le mouvement anti-japo-  
nais, répétons-le, embrasse en ce mo-  
ment la presque totalité du peuple chi-  
nois. Et tandis que le chef du Gouver-  
nement des Soviets chinois, Mao Be Dun,  
se prononce \* pour un front uni avec  
Nankin contre l'ennemi du dehors, les  
principaux représentants du Kuomintang  
commencent, eux aussi, à envisager sé-  
rieusement l'inévitable dilemme : trahi-  
son de l'indépendance ou union de tou-  
tes les forces de la nation contre le Ja-  
pon.

J.-E. POUTERMAN.

(\* Interview accordée par Mao Tse  
Dem à M. Edgard Snow dans « China  
Weekly Review » de Shanghai.



Tchang Kaï Chek

A Tokio, M.  
Arita, ministre  
des Affaires  
Etrangères du  
Japon, regarde  
complaisam-  
ment quelques  
portraits du  
führer des  
Aryens.



LES PHASES  
DE LA PRO-  
JECTION  
D'UNE GRE-  
NADE DANS  
LES LIGNES  
ENNEMIES

La grenade est  
fixée au mor-  
tier.



On calcule  
l'angle de pro-  
jection.



Tout est prêt :  
Feu !



On suit la tra-  
jectoire de la  
grenade.



Une cagna, une de  
celles où ils passe-  
ront la nuit de Noël  
(ici c'est celle d'un  
volontaire italien an-  
tifasciste)... que les  
souvenirs cette ima-  
ge éveillera au cœur  
des anciens combat-  
tants de la grande  
guerre !

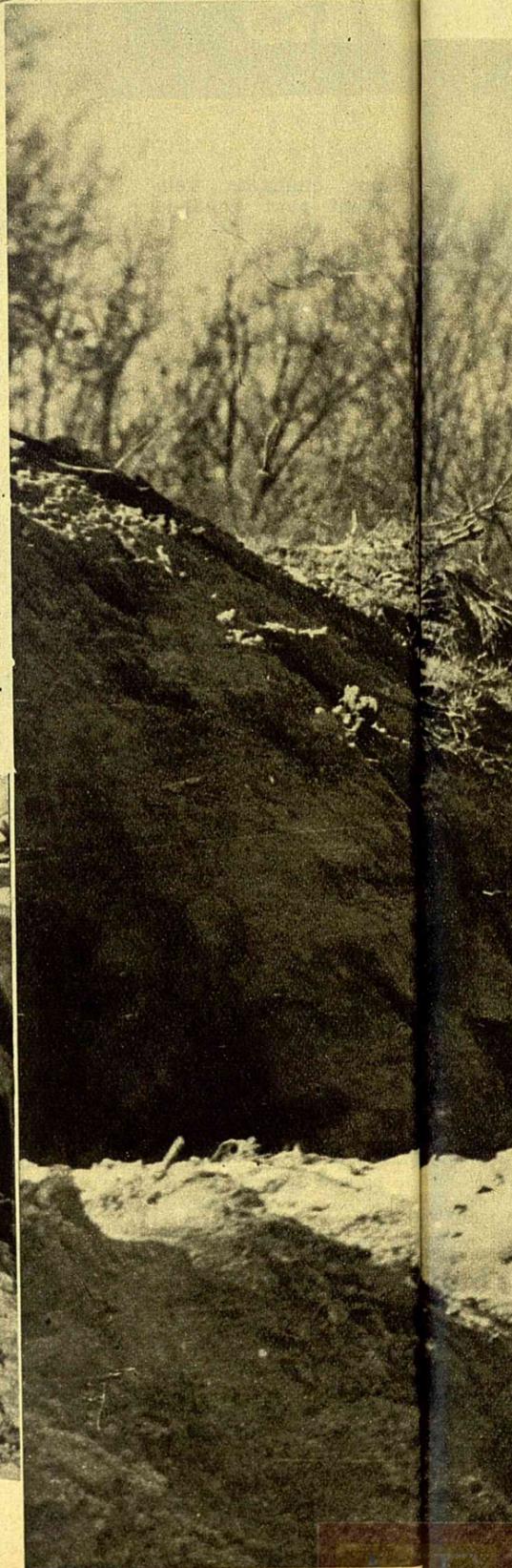
REPORTAGE  
PHOTOGRAPHIQUE  
DE NOTRE ENVOYÉ  
SPÉCIAL

CAPA



Sous la pluie glacée, les  
volontaires de la brigade  
internationale accueillent  
avec joie la soupe, appor-  
tée à travers mille dangers.

Il est sorti de la tranchée, se chauf-  
fer les reins au timide soleil de  
décembre.



# LES TRANCHÉES

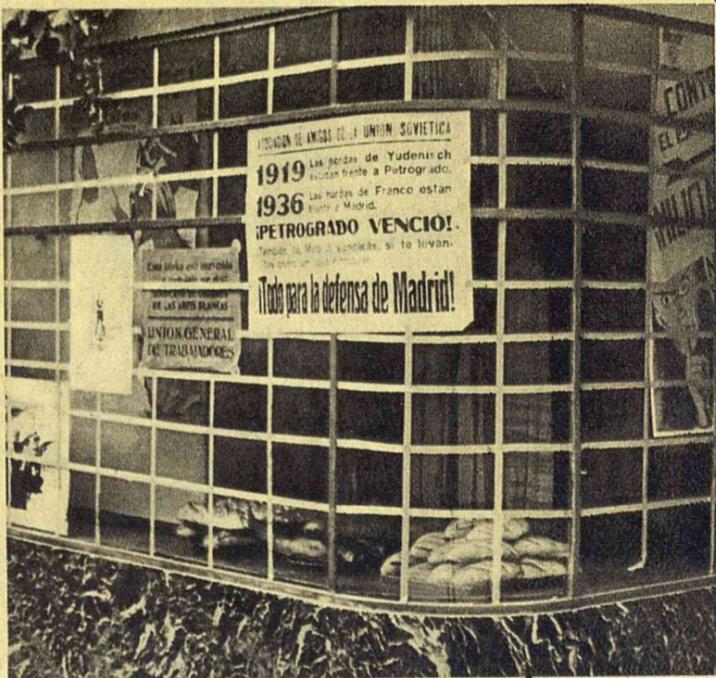
CASA DEL CAMPO



*On profite d'une accalmie, d'un rayon de soleil, pour lire tranquille les journaux, des livres, une lettre de loin.*



Dans les rues de Madrid, les marchands de « calots » de miliciens font des affaires. On ne porte plus le chapeau mou.



Une boutique dont les vitres sont garnies de bandes de papier pour éviter les éclats, quand elles se brisent au cours d'un bombardement. L'affiche dit que Madrid menacée vaincra, comme Petrograd menacée a vaincu, en 1917.

de l'idée de la justice, de la confiance dans les autres peuples frères, à défaut de l'assistance effective entre les démocraties encore opprimées par les intérêts financiers, cette force a su s'armer. C'est à la Cité Universitaire, reconquise maison par maison, que l'on peut se rendre compte de ce que représente un peuple en armes, décidé à se défendre, et de ce que la solidarité du prolétariat est capable d'accomplir. Accourus de tous les pays du monde, des ouvriers, des paysans, des fonctionnaires, des intellectuels, des artisans, des commerçants, sont venus s'enrôler dans la Brigade Internationale. Ceux qui, pour l'instant, sont dans l'impossibilité de combattre le fascisme dans leurs pays, sont aux côtés de leurs frères espagnols. Ceux qui, ayant compris que le fascisme victorieux en Espagne lèverait bientôt la tête dans leur pays non encore contaminé, sont venus le combattre en Castille et sur les bords du Manzanarès. Au désintéressement de ces hommes conscients de leur devoir historique, de la mission civilisatrice assignée au prolétariat, à ces

\* Voir « Regards » du 17 décembre.



## Aux avant-postes de la liberté

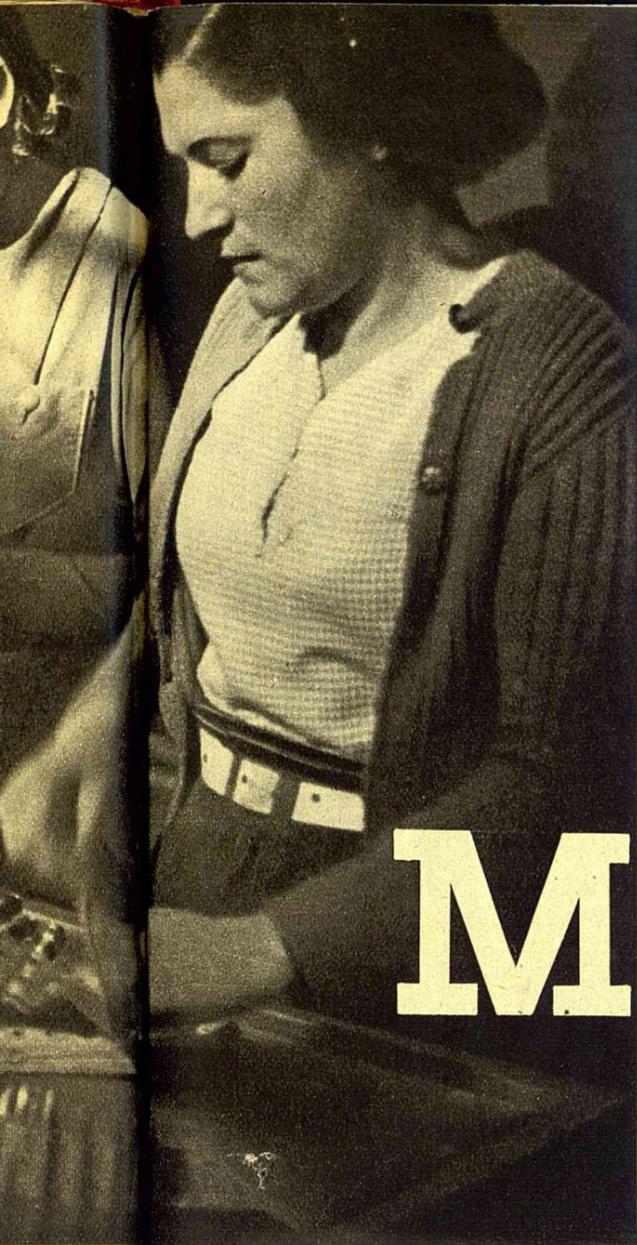
DANS le silence de Madrid, car le bruit du bombardement se superpose, pourrait-on dire, à un silence très particulier, et séparé de ce silence comme si deux mondes, celui du ciel et de la terre, voisinaient aux confins de la vie humaine, on entend brusquement sous les fenêtres de l'hôtel-hôpital un cri de femme, des sanglots. Un deuil nouveau vient d'être inscrit sur la conscience du monde. Qu'ont-ils fait, les pays dits civilisés pour arrêter la main du criminel? Deux enfants fouillent dans un tas de papiers réunis sur le trottoir et s'en vont avec des boîtes en carton sous le bras. Des tas de gravats attendent le service de nettoyage. Le vide. Puis une terrible explosion. Les vitres se brisent. Quelques commentaires, sobres par la résolution farouche qui se dessine sur les visages crispés et c'est tout. Puis cela recommence. C'est l'enfer de la ville de Madrid. Les jours y sont mélangés de nuit, et les nuits de flaque de jour. Mais le sang coule. La mort court les rues.

hommes qui donnent leurs vies en sachant que rien de ce qu'ils donnent ne sera perdu et que toute la somme de leurs vies appartient au bien commun de la fraternité humaine, les fascistes ne peuvent opposer que des mercenaires ou des aventuriers. Concessions de mines, promesses de territoires, positions stratégiques en vue de guerres futures, chantages bluffs, menaces, intérêts de sociétés concurrentes, haute finance, exploitations, toute la vieille canaillerie du vieux monde s'est mobilisée pour briser l'élan d'une jeunesse nouvelle et la pureté d'un peuple qui a trouvé dans sa tradition matière suffisante pour imposer son droit à la vie.

Au nord du Parc de l'Ouest et en continuation de la Cas del Campo, le nouveau quartier de la Cité Universitaire, dont la construction de la plupart des édifices était sur le point d'être terminée, devait réunir toutes les institutions scientifiques, les facultés et les laboratoires de Madrid. Les rues en sont tracées, mais non encore pavées, et c'est la bon de cet immense chantier qui sépare les deux faces antagonistes, en présence, d'un même monde que l'égoïsme de quelques insensés empêche de s'unir. Dans ces différents bâtiments dont l'initiale affectation paraît aujourd'hui tragiquement ironique, se sont fortifiés les combattants de la République. Si quelques immeubles sont encore au pouvoir de l'ennemi, le séjour des Marocains à la Faculté de Philosophie — je parle de ces Marocains qui, en échange du droit de pillage, ont vendu leur conscience à Franco — a du rejouer ce vieux fou d'Unamuno qui, après avoir trahi son peuple, vient d'être destitué par Franco de sa fonction de recteur à vie de l'Université de Salamanque pour avoir déclaré devant les caporaux de la philosophie et les philosophes du sabre : « Vous vaincrez, mais vous ne convaincrez pas ! »

On rencontre à la Cité Universitaire de très jeunes Anglais qui demandent si la ville qu'ils défendent est belle, ce venus de leur propre gré pour combattre un ennemi commun à toutes les libertés, les avatars de la guerre les ont amenés dans les tranchées sans avoir vu Madrid. On rencontre des Esthoniens aussi blonds que ceux des bataillons Thaelmann, et des hommes très bruns, de rudes montagnards, anciens camarades de combat de Wallisch, de le dialecte témoigne d'une archaïque culture terrienne et rendrait jaloux bien des nazis. Que les lecteurs des canards qui batifolent dans l'eau trouble des intérêts mal définis ne se réjouissent pas trop vite : on y rencontre aussi des Russes. Mais ce sont des Russes qui parlent français, les français caractéristique des nombreux chauffeurs de taxis à Paris. Ce sont ces Russes ou leurs fils qui ont reconnu la grandeur de l'U.R.S.S. et le bien-fondé de sa politique sociale et qui sont groupés dans « L'Union pour le Rapatriement », rachetés sur le front de Castille, l'erreur de ne pas avoir combattu en son temps pour la Révolution de leur pays. Il est fré

pant de... une fami... à l'étonn... dans la... tionale, ... qui est... comme il... pense da... pourquoi... venus de... cour de... nuit pré... même oi... pour att... la ceintu... cour et... ceinture... gnols et... ligne de... antiques... Les... défilaien... aussi ne... distingue... gnol; ils... refuse de... malgré s... vaincra... Madrid... termine... rielle et... De... PLA Y... ALBERT... GUIRRI... jamais é... avaient... entréren... bras, env... mes com... crise ner... de Madr... le bomba... ce mém... Mes com... les pleur... cela que... Mém... Car s'il... lités hum... l'admira



Des jeunes femmes garnissent des bandes de cartouches pour mitrailleuses.

# Madrid vit!

## la liberté \* PAR TRISTAN TZARA

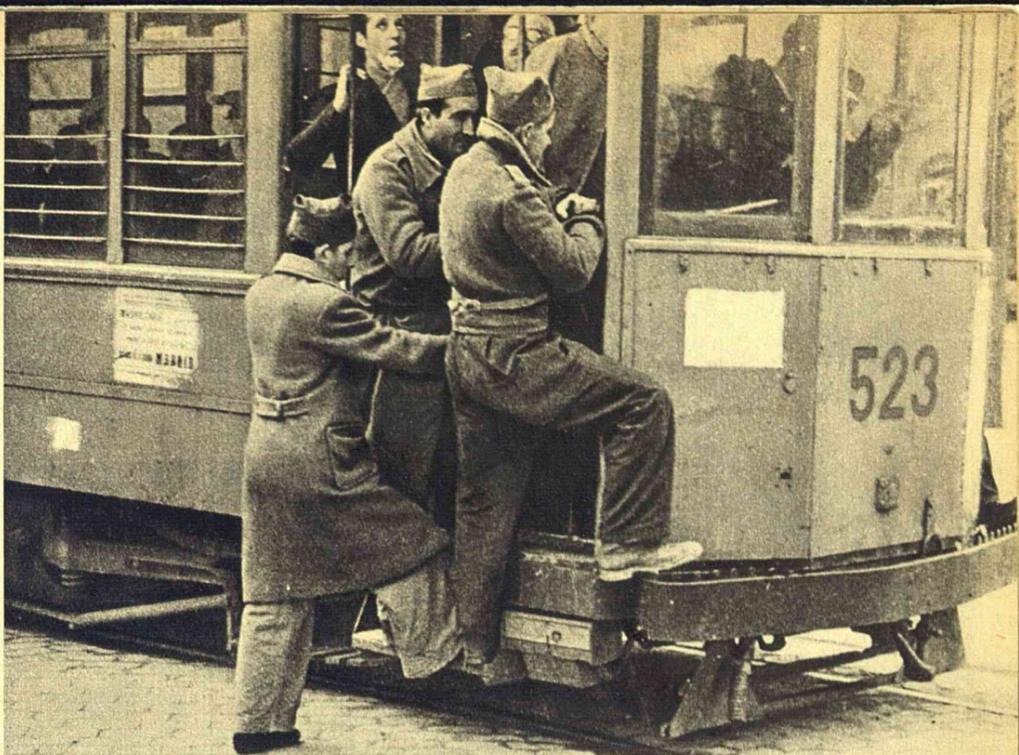
... que rien de...  
... somme de le...  
... unité humaine,  
... rcenaires ou  
... es de territoir  
... tures, chantage  
... rentes, haute  
... illerie du vie  
... ne jeunesse no  
... dans sa traditi  
... à la vie.  
... ation de la Ca  
... niversitaire, de  
... était sur le poi  
... stitutions soci  
... Madrid. Les ru  
... et c'est la be  
... ux faces antag  
... égoïsme de qu  
... s différents b  
... urd'hui tragiq  
... ants de la Rép  
... e au pouvoir  
... ulté de Philos  
... échange du dr  
... anco — a du  
... avoir trahi s  
... e sa fonction  
... e pour avoir  
... ie et les philo  
... s ne convain

... pant de voir le nombre de tous ceux qui ont quitté un travail rémunérateur, une famille, et que la conviction profonde de leur nécessité intérieure a amené à l'étonnante prise de conscience anti-fasciste que constitue ce risque de mort dans la lutte librement consentie. Et si je parle surtout de la Brigade Internationale, c'est que les déceptions et les détresses du peuple espagnol pour ce qui est de la politique étrangère de la plupart des gouvernements, empêtrés comme ils sont dans la moisissure des discussions stériles, ont trouvé une récompense dans cette aide populaire, la solidarité des travailleurs. On comprend pourquoi le peuple espagnol manifeste une telle admiration pour ses frères venus de tous les points du globe, de tous les horizons idéologiques. Dans une cour de l'École de Médecine, le cadavre d'un milicien français gisait depuis la nuit précédente. Les balles ennemies empêchaient de l'enlever. Au moment même où je me trouvais là, un milicien espagnol, au péril de sa vie, descendit pour attacher une corde à la ceinture du mort. Il put revenir mais, en tirant, la ceinture s'étant défilée, tout l'effort semblait perdu. Il redescendit dans la cour et, quoiqu'une balle l'atteignît à la cuisse, il réussit à fixer solidement la ceinture. L'admirable scène à laquelle on put, par la suite, assister, entre Espagnols et Français, prouvait surabondamment que la fraternité acquise sur la ligne de feu était aussi forte que l'impérissable substance dont sont faites les antiques légendes.

Les mêmes socialistes, communistes, radicaux, sans parti, qui, le 14 juillet, défilaient dans toute la France et ne croyaient pas que des paroles pouvaient aussi ne pas être des actes, défient aujourd'hui la mort qu'en transparence, on distingue derrière le visage de Franco. Ils luttent, ceux-là, pour le peuple espagnol; ils offrent leurs corps en lieu et place des marchandises que la France refuse de vendre au Gouvernement régulier d'un pays ami. Et, malgré ce refus, malgré son pacifisme instinctif, malgré son manque de préparation, le peuple vaincra. C'est l'impression nette que je rapporte de ma visite au front de Madrid. Ce n'est plus maintenant uniquement une nécessité idéologique qui détermine cette supériorité de l'armée populaire, c'est aussi une réalité matérielle et la mise en valeur de sa nouvelle organisation.

De retour à Valence, je rendis visite à mes amis de l'Alianza. Le poète PLA Y BELTRAN, ancien berger, jusqu'à 18 ans sachant à peine lire. GIL-ALBERT, auteur d'héroïques Romanceros, CHABAS, MANUEL ALTOLA-GUIRRE, et bien d'autres, nous étions réunis dans un café. Valence n'avait jamais été bombardée. Ce soir-là, les sirènes donnèrent l'alerte, les avions qui avaient bombardé Alicante se dirigeaient vers Valence. Les canons anti-aériens entrèrent en action. Une foule de femmes, la plupart avec des enfants sur les bras, envahirent le café dont les caves étaient aménagées en refuges. Des femmes commencèrent à pleurer et bientôt un scène effroyable de désespoir, une crise nerveuse collective, eut lieu dans cette salle de café. C'étaient des évacuées de Madrid qui, pendant des semaines, là-bas, avaient supporté avec stoïcisme le bombardement, et qui, maintenant qu'elles avaient échappé à l'enfer, voyaient ce même enfer les poursuivre, comme si jamais il ne devait plus les lâcher. Mes compagnons s'employèrent à les exhorter de leur mieux. Alors, à travers les pleurs, une femme dit : « Je sais qu'ils ne passeront pas, ce n'est pas pour cela que je pleure. »

Même physiquement amoindri, ce peuple ne perd pas l'espoir de vaincre. Car s'il a le droit et la justice pour lui, il possède aussi d'incomparables qualités humaines, dont le rayonnement éblouira encore le monde et en forcera l'admiration. Madrid vient d'ajouter un nom glorieux à l'histoire de ce monde.



Après un ou deux jours de repos, des miliciens regagnent le front de la Cité Universitaire... en tramway.



Par milliers, chaque jour, les enfants sont évacués vers Valence, Alicante, etc... Combien passeront la Noël loin de leurs parents!



Vaillantes, malgré les souffrances, malgré les morts, les femmes, faisant la queue devant une boutique, trouvent le courage de plaisanter, de rire.

# " REGARDS " CONSUL LES

**L'**ASTROLOGIE est une science vieille comme le monde. Elle s'honore d'avoir compté parmi ses adeptes les plus grands savants, tels que Ptolémée, Ausone, Hippocrate et Gallien, Jérôme Cardan, Kepler et bien d'autres encore.

Au bout de nombreux siècles, l'astrologie connaît aujourd'hui une véritable renaissance dans le monde entier et particulièrement en Allemagne.

La France n'est pas restée en retard dans le domaine de la mystérieuse science Chaldéenne et elle a vu se fonder au début du siècle une nouvelle école à laquelle le Polytechnicien Paul Choissard donna une vive impulsion.

La vogue de l'occulte croît de jour en jour. Depuis la faillite et la mort d'André Citroën, la huitième page des grands journaux est tout entière



L'homme anatomique et le Zodiaque (extrait des « Très riches heures du duc de Berry ». Pol de Limbourg).

(Photo Giraudon.)

La mort et l'astrologue.

CONSULTE

# Astres

our l'année qui vient  
t l'année qui s'achève



consacrée à la publicité astrologique. Le Fakir Birman et d'autres barbus du même genre voisinent avec la jeune blonde qui a gagné un million et un cœur, grâce à la Crème Tokalon.

Pour appuyer cette publicité, les journaux du soir vous donnent chaque jour des conseils astrologiques. Ne traitez pas d'affaires de bourse entre 5 et 6, car Jupiter vous lance un regard défavorable. Par contre, allez à vos rendez-vous d'amour : Vénus vient d'entrer dans le taureau.

Les grands illustrés vont chaque année à l'approche du mois de décembre, consulter les célébrités astrologiques sur les événements que réserve l'année qui s'ouvre. *Regards* a tenu à rester fidèle à la couronne, et est allé consulter l'almanach qu'édite une fameuse Librairie scientifique et astrologique sur les quais, à l'ombre des tours de Notre-Dame.

Voici, pour nos lecteurs, quelques-unes des prophéties dressées par des néo-Nostradamus polytechniciens, pour l'année 1937.

Un « aspect » astrologique des plus importants attire tout d'abord l'attention du savant.

L'année qui vient de s'achever a vu, en effet, une conjonction des plus remarquables. La nouvelle lunaison de septembre se trouvait à la fois en conjonction avec Neptune et en opposition à 2 degrés près avec Saturne. Or, cette lunaison coïncidait de façon exacte avec la date du 16 septembre 1936, indiquée dans le corridor de la Grande Pyramide d'Égypte comme marquant le début d'un cycle nouveau dans l'histoire de l'humanité, début aussi important que celui de l'ère chrétienne. Ces révélations nous ont paru d'autant plus convaincantes qu'elles ont reçu l'appui de la haute autorité de Léon Daudet dans un article publié par lui dans *Candida*, il y a quelques mois.

Mais venons-en aux événements qui nous attendent pour 1937. Hélas! le premier qui doit nous advenir dans les mois prochains n'est pas très encourageant : une épidémie terrible s'abattra sur

nos bronches et nos intestins, et cela toujours à cause de cette fameuse opposition neptuno-saturnienne.

Fort heureusement, ce mal est immédiatement suivi d'un bien : les astres annoncent « une sorte de réveil religieux inattendu ». Mais voici des événements plus surprenants : On prédit de gros bénéfices pour les entreprises de spectacle, avec salles comblées; ceci n'était guère prévisible. Mais voici qui l'est davantage : les jeux, les loteries, les droits de succession seront une source importante de revenus pour l'État, et des écrivains produiront des œuvres remarquables qui leur donneront gloire et argent. Ajoutons pour notre part, et sans consulter les astres, que les confiseries feront des affaires au premier de l'an et les marchands de glace au mois d'août.

Passons maintenant à la politique. Voici l'avenir que la toute-puissance diurne a inscrit dans les astres, entre la balance et l'alpha du centaure:

« Des hommes nouveaux se préparent dans l'ombre. Ce sont de magnifiques réalisateurs, ils sont « conservateurs » du meilleur, mais ouverts à toutes les réformes utiles. Ils auront, lorsque le moment sera venu, l'appui de la masse dont l'esprit aura alors considérablement évolué et qui ne sera plus du tout ce qu'il est maintenant. »

« Certains chefs sans s'en apercevoir, préparent eux-mêmes leur chute et creusent de leurs propres mains leur tombeau (je parle au figuré). Ils apparaissent — astrologiquement parlant — comme leurs propres ennemis. »

« Certaines réformes trop rapides se retournent réellement contre eux et cependant ceux ou celui qui leur succéderont feront bien davantage... mais d'une autre manière et qui réussira. »

« Dans l'avenir qui se dessine, il y a un juste et harmonieux équilibre entre le peuple, l'autorité, le progrès, la science, la richesse; ce n'est pas une destruction mais un élagage et une édification. »

Georges SADOUL.

(Lire la suite page 18.)

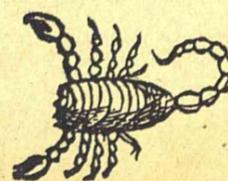
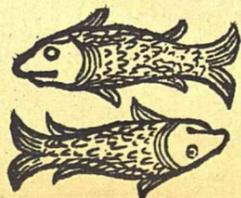




illustration  
de  
Lalande

**U**N vieux bonhomme habitait une petite maison, au bord d'un chemin.  
Un vieux garçon qui vivait seul. Personne ne venait jamais le voir, personne ne passait jamais sur le chemin, devant sa maison.

Il n'avait pour compagnie qu'une Vierge en bois très ancienne, beaucoup plus ancienne encore qu'il n'était vieux. Une compagnie sans en être une car jamais, elle ne disait mot ni ne bougeait, non plus qu'une souche.

Quelquefois, cependant, quand il rentrait tard, un peu endormi déjà, il parlait à la Vierge. Elle répondait, ou même c'était elle qui parlait la première, lui qui répondait. Ils bavardaient, et petit à petit, il ne comprenait plus ce que la Vierge racontait, ni ce que lui-même disait, il se taisait, dormait.

Le lendemain, il ne se rappelait pas où la conversation en était restée. Il parlait de n'importe quoi. La Vierge ne répondait plus.

Il lui tapotait le coude avec son doigt et criait :

— Hé ! Sainte Vierge !

Elle ne bronchait pas.

Alors, il disait :

— J'aurai rêvé hier soir ! Ou bien j'étais saouf !

Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il avait toujours connu cette Vierge, assise sur la cheminée. Son fils sur ses genoux, se retournait vers elle en lui tendant les bras ; elle souriait.

Souvent autrefois, le bonhomme s'était dit qu'il ne ferait pas mal de se marier pour avoir à lui, bien vivant, un joli marmot comme celui-là ; mais une femme qui ressemblait à la Vierge en bois, jamais il n'en avait rencontré.

Au temps où il n'était encore qu'un petit garçon, il jouait un jour à la balle avec une pomme que sa mère venait de lui cueillir. Il lançait sa pomme, la rattrapait, la relançait, la manquait. Il avait déjà ébréché la soupière, brisé deux assiettes sur le dressoir, renversé la salière. La pomme commençait à s'abîmer.

Il s'était dit : « Encore un coup ! Je la lance ! Et puis, je la mange ! »

Fermant les yeux, il l'avait lancée, de toutes ses forces, au petit bonheur. La Vierge était tombée de la cheminée. Il n'y avait eu de cassé que le gros orteil de l'Enfant Jésus.

Chaque fois que le vieux bonhomme regardait la cassure ternie restée comme une plaie cicatrisée au pied de l'enfant, il revoyait sa pomme qu'il lançait, il revoyait la soupière ébréchée, les assiettes cassées, la salière renversée, il entendait sa mère crier : « Sale gosse ! » et il enfonceait brusquement la tête dans ses épaules pour ne pas attraper la paire de taloches qu'à toute volée, elle lui avait envoyées ce jour-là.

Maintenant, depuis longtemps il ne jouait plus. Il ne pouvait même plus travailler. La vieillesse ! Il s'en-nuyait, seul dans sa petite maison. Il ne voyait jamais passer personne sur le chemin, devant sa fenêtre. Il alla boire au cabaret.

La première fois qu'il s'enivra, la Vierge pleura. Lui si rangé ! si sobre !

Et puis, il se grisa chaque jour. La Vierge s'y habitua.

Un soir, il rentra bien gris, frotta une allumette au fond de son pantalon, alluma la bougie et la posa devant la Vierge en faisant une profonde révérence.

— Fermez les yeux, bonne Vierge ! dit-il, ou tournez-vous de l'autre côté. Je vais enlever ma culotte et me coucher.

Il commença à se déshabiller.

— Bonne Vierge ! Voyez comme je tiens solide sur mes pambes ! C'est vous qui n'avez pas l'air assise bien ferme sur votre piédestal ! Je crois que je n'ai pas assez bu !

Il remit sa veste et s'en alla, chantonnant, titubant, tirant la porte derrière lui si fort que la maison

trembla. Assiettes et plats grelottèrent sur le dressoir et les vitres à la fenêtre. La bougie sur la cheminée vacilla, tomba. La flamme lécha la robe de la Vierge ; la bougie coula, la robe prit feu.

La Vierge poussa un cri et, à deux bras, leva l'enfant au-dessus de sa tête.

Le feu montait. Elle voulut se mettre debout, mais ses genoux déjà flambaient.

Le feu gagnait. Elle leva l'enfant aussi haut qu'elle put tendre les bras.

Le feu atteignit ses épaules. L'enfant, dans la fumée criait, toussait, se débattait. Elle le lança au milieu de la chambre. Et puis ses bras retombèrent. Tout entière elle brûla.

L'enfant Jésus, par terre, couché sur le dos, les jambes en l'air, à demi repliées, longtemps pleura, toussa, dans la nuit, dans la fumée. Et puis, il s'endormit.

Quand vint le jour, il fut d'abord bien étonné de se trouver couché là, par terre. Il se leva, appela sa mère, la chercha. Il n'y avait qu'un petit tas de cendres sur la cheminée. Une braise craqua. Il eut peur, il ne voulut pas rester tout seul dans cette chambre, il marcha vers la porte. Il se dressa sur la pointe des pieds, ne put atteindre le loquet.

Baissant un peu la tête, il sortit par la chatière, la petite porte du chat qui toujours restait ouverte — un trou dans le bas de la grande porte, bien assez large pour le laisser passer.

Et puis il sauta les trois marches de l'escalier — trois grands sauts ! — et s'en alla, boitillant sur le chemin. Son orteil cassé lui faisait mal ; l'ancienne plaie s'était rouverte et saignait. Il se demandait :

« Où retrouver ma mère ? Pourquoi a-t-elle disparu dans le feu, dans la fumée ? Pourquoi m'a-t-elle si méchamment jeté à terre ? »

Il cheminait. Et cheminait il arriva à la ville. Il n'y avait personne dans les rues. Les gens des villes ne se lèvent pas aussi tôt que le soleil.

Il boitillait sur les gras pavés mal alignés qui entraient, sortaient, en creux, en bosses, des montagnes, des précipices pour ses petites jambes.

La rue s'élargit brusquement. Il vit la cathédrale, immense façade de pierre avec des saints à tous les étages, autour de chaque porte, de chaque fenêtre, sur le toit, jusque dans le ciel qui blanchissait autour des clochers pointus.

Tout à coup son cœur sauta : au milieu de la partie centrale, il apercevait sa mère. Comme elle était grande, quand elle se tenait debout ! Elle portait un gros enfant joufflu sur son bras.

— Un petit frère ! Quelle chance ! Nous allons nous amuser !

Il courut à travers la place, sans plus sentir que son orteil était cassé, criant :

— Maman ! Maman !

Arrivé sous le porche, il tendit les bras vers elle.

Elle ne bougea pas, ne le regarda pas. Ses grands yeux blancs ne regardaient nulle part.

Alors il pensa : « Ce n'est pas elle ! Où avais-je la tête de prendre cette grande femme pour ma mère ? Ce gros joufflu pour mon frère ? »

Il éclata de rire, mais il avait cependant le cœur bien triste en s'éloignant.

Et tandis qu'il s'éloignait, il entendit un grand gémissement derrière lui. Il se retourna. Tous les saints, du haut en bas de la cathédrale, pleuraient, agenouillés, la face dans leurs mains.

Il marcha dans les rues de la ville. Il boitait ; son pied marquait une tache de sang, à chaque pas, sur le pavé.

Des gens sortaient de leurs maisons et le reconnaissaient. Ils ôtaient poliment leur chapeau et quelquefois une petite fille traversait la rue en courant pour venir l'embrasser.

Il passa devant des églises, devant des portes de

couvents ou de pieuses maisons, il vit beaucoup de Vierges avec leur enfant ; elles ne tournaient même pas la tête vers lui.

Il arriva dans la campagne, de l'autre côté de la ville. Il était très fatigué, très triste, il avait faim, il avait soif ; il ne pouvait presque plus marcher, tant son pied lui faisait mal, tant il avait faim et soif.

Il entra dans un bois, se coucha sur la mousse et s'endormit.

Il rêva que sa mère lui lavait la plaie de son orteil. Il n'y sentait plus aucun mal ; une chaleur douce montait tout le long de sa jambe.

Il ouvrit les yeux. Un petit ours lui léchait le pied. Six autres petits ours, assis sur leur derrière, le regardaient. Un peu plus loin, la mère ours humait le vent, levait le nez de-ci de-là, pointait l'oreille.

L'enfant se mit sur son séant. Les ours sautèrent, gambadèrent silencieusement autour de lui.

La mère ours s'approcha, se coucha sur le flanc et les ours se précipitèrent, se poussèrent, se bousculèrent pour atraper chacun sa place au déjeuner. L'enfant, au milieu d'eux, s'installa. La mère ours le léchait, léchait ses ours.

Les ours, en buvant, peu à peu s'endormirent, la mère ours ferma les yeux, s'endormit. L'enfant se reposa un moment encore et repartit.

Il traversa des bourgs, des hameaux, des villages. Les gens le saluaient, les chiens remuaient la queue quand il passait, les coqs chantaient, les poules gloussaient, les chats venaient se frotter contre lui, bombant le dos, ronronnant, manquant de le faire tomber. Il chancelait, les caressait et continuait son chemin.

Il vit beaucoup de Vierges dans les églises, dans les chapelles, dans les maisons où il entra pour demander un peu de lait, par charité. Chacune avait son enfant Jésus ; aucune ne le regardait, ni ne bougeait à son approche.

Et les grands Christs, aux carrefours, du haut des croix où ils pendaient, lui lançaient un coup d'œil sévère. Ils n'avaient pas l'air content de voir ainsi vagabonder, tout nu par chemin, cet enfant Jésus.

Un jour, à la lisière d'une forêt, sous un auvent moussu, cloué au tronc d'un arbre énorme, à moitié mort, il aperçut une Vierge en bois très vieille, pas mal pourrie, dont la robe ni les joues, ni les cheveux, ni le voile, n'avaient plus de couleur. Il s'arrêta. Son cœur battit fort : elle n'avait pas d'enfant Jésus.

Une bande de soldats, au temps des guerres, autrefois, le lui avait enlevé pour faire du feu sous la marmite ou simplement pour le jeter, par jeu, dans la rivière.

Les yeux de cette Vierge étaient bleus, si pâles qu'on ne voyait presque plus qu'ils fussent bleus. Une fente noire, profondément coupait son front, son nez et descendait, s'élargissait, entaillait sa bouche, son menton.

Quand elle vit ce petit enfant qui trotinait, boitillait tout nu sur la route, elle reconnut bien que ce n'était pas le sien. Mais cependant elle se pencha, lui tendit les bras.

L'enfant s'arrêta, lui tendit les siens.

Elle se pencha encore, le souleva, l'assit sur ses genoux. Et la chaleur du petit corps, la pénétra.

L'enfant avait faim, avait soif. Il cria.

Vite, à tremblotantes mains, elle se dégrafa. Et l'enfant but.

Il s'endormit. Elle l'enveloppa dans un pli de son manteau de bois.

Quand il s'éveilla, il la vit, inclinée sur lui, qui souriait.

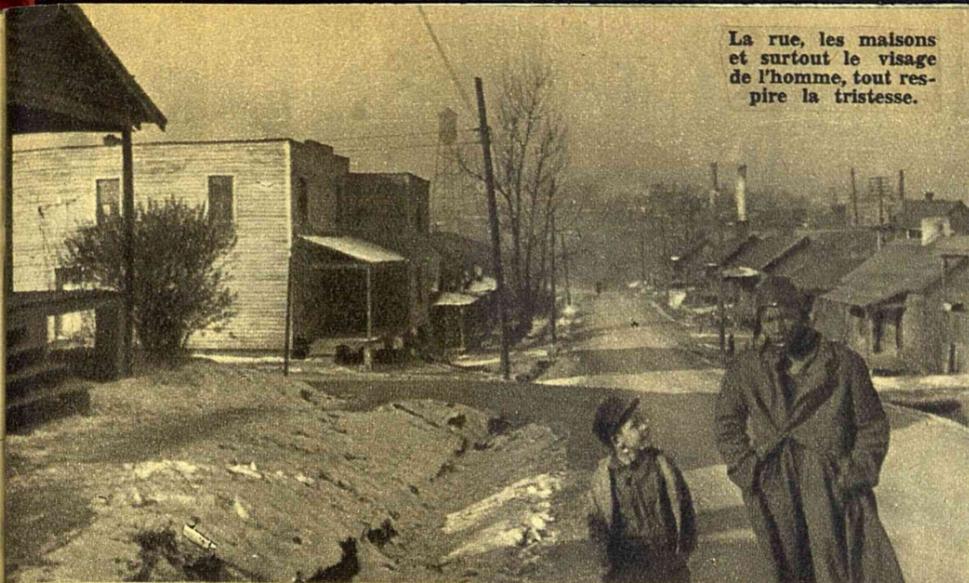
Il sourit. Très doucement, elle l'embrassa.

Il resta là, buvant, dormant, s'éveillant, riant.

Plus jamais, il n'en a bougé.

Il a oublié sa première maman.

La Vierge n'a pas oublié son premier enfant, mais elle le confond de plus en plus avec le second.



La rue, les maisons et surtout le visage de l'homme, tout respire la tristesse.



La petite fille s'est déridée pour le photographe, mais son frère reste morose.



Voici, les misérables cabanes où vivent les ouvriers.



**C**EST le jour de Noël dans le quartier nègre de WISTON SALEM, petite ville de la Caroline du Sud, aux Etats-Unis. Toute la ville, bâtie au milieu d'une région de grandes plantations de tabac, est dominée par les immenses usines CAMEL où se fabriquent par millions les cigarettes fumées dans le monde entier. La quasi totalité de la population travaille aux usines.

Comme partout dans le Sud des Etats-Unis, le quartier nègre est absolument séparé du reste de la ville et se reconnaît à son manque de salubrité, l'administration jugeant que la voirie est un luxe pour des créatures de couleur. Les noirs sont parqués dans des autobus spéciaux, et, à l'usine, les emplois les plus mal payés leur sont réservés.

La fête de NOËL, pourtant célébrée avec tant d'éclat dans l'Amérique entière, n'a pas changé la triste atmosphère du quartier nègre. Par cette grise journée d'hiver, au milieu des plaques blanchâtres de neige fondante, la misère règne dans toute son horreur. Le vrai jour de fête serait celui où la famille pourrait s'acheter quelques vêtements neufs et se mettre sous la dent autre chose que des croûtons de pain.

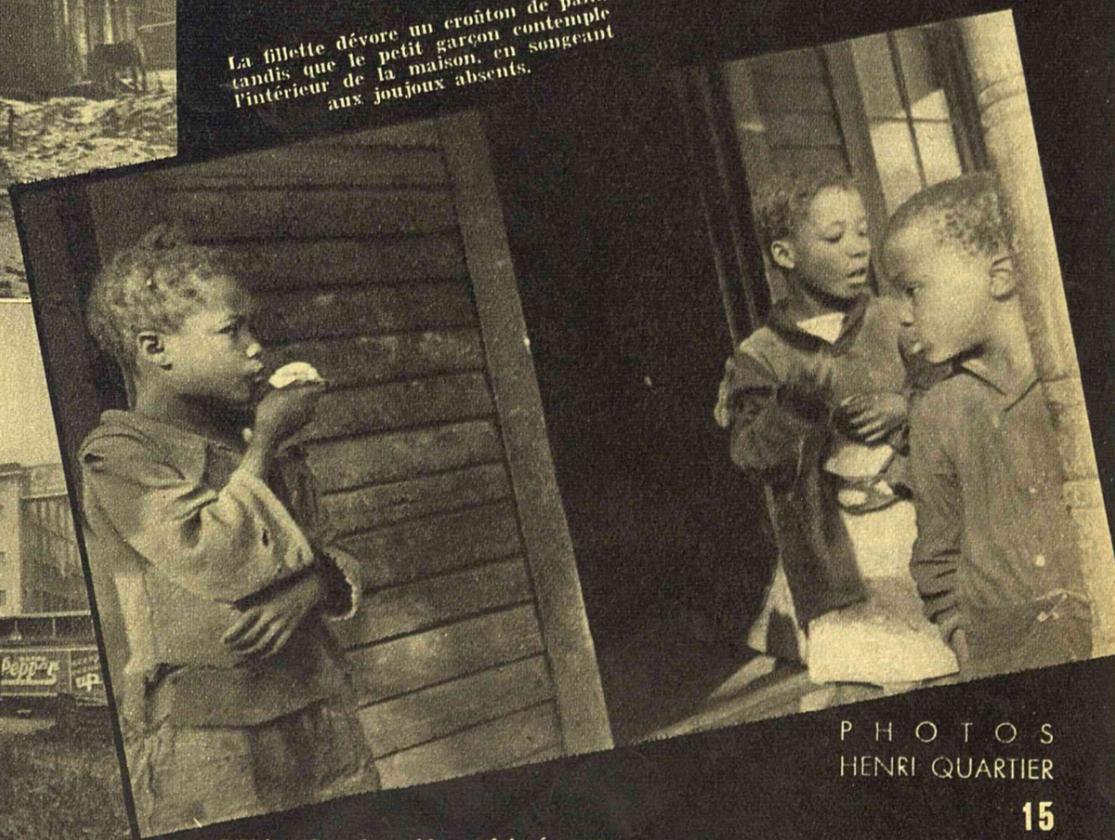
# Un jour de NOËL

## au quartier nègre

Même en ce jour de Noël, ces pauvres gosses n'ont pas autre chose à se mettre que leurs vêtements en loque; et la petite fille ne possède pas même une paire de chaussures.



La fillette dévore un croûton de pain, tandis que le petit garçon contemple l'intérieur de la maison, en songeant aux joujoux absents.



PHOTOS HENRI QUARTIER

L'Usine Camel semble vouloir écraser de son poids les pauvres logements de ceux qu'elle exploite.

LA PIÈCE DU MOIS



Armand Salacrou (au milieu) entouré de ses interprètes.

UN HOMME COMME LES AUTRES  
D'ARMAND SALACROU

**C**eux qui parlent de « la crise du théâtre en France » me font rire. Allez voir, à l'Œuvre, « Un homme comme les autres », vous verrez si nous manquons de talents, d'auteurs, de comédiens. Nous n'en manquons pas, mais il est bien vrai que nous les gaspillons. Il n'y a pas de crise du théâtre, seulement une crise du public, consé-

quence elle-même d'un mal plus organique. En régime bourgeois, le théâtre, comme les autres arts, est réservé aux riches : il est coupé de son vrai public, le grand, qui ne peut pas s'offrir des places à trente francs.

Armand Salacrou vient de justifier, et au delà, tous les espoirs qu'on mettait en lui. Après l'Inconnue d'Arras, Un homme comme les autres le

sacre définitivement grand écrivain dramatique. Raoul Sivet, qui adore sa femme, la trompe cependant tous les jours, parce que, dit-il, il est un « homme comme les autres », et les hommes savent bien que les « coucheries » sont d'un autre ordre que l'amour. Seulement, les femmes sont tenues dans l'ignorance et l'horreur de ces réalités physiologiques, et lorsque Denis, poussé soudain par un louable désir de vérité, fait cette révélation à sa tendre et pure Yveline, celle-ci ne peut supporter le meurtre de ses illusions : elle va se livrer, en représailles, au premier inconnu rencontré dans la rue.

Cette intrigue tragique est adroitement tréssée avec une intrigue burlesque qui la double et la souligne. Par amour pour la ravissante et dangereuse Ded, le frère d'Yveline, Denis, a jadis à demi étranglé, pour la voler, une vieille folle dont il était l'amant. Et cette Mme Berthe, qui n'a pas peur, vient relancer son assassin manqué et tente cyniquement de le récupérer avec l'aide de Ded, une pas grand-chose, qu'elle a auparavant achetée. Mais il se trouve que l'assassin vaut mieux que tous les autres, oui, mieux même que l'intègre procureur qui est lui-même capable, par amour, de se conduire assez vilainement. Denis repousse donc la vieille folle avec la jeune roulure. Il est assez caractéristique que Salacrou, dans cette vaste fresque de l'amour contemporain, en ait été réduit à donner le rôle le plus sympathique à un bohème dévoyé.

C'est qu'un homme comme les autres se trouve être, comme toutes les œuvres qui comptent, une dénonciation de la société moribonde d'aujourd'hui. Toutes les valeurs dont nos pères ont vécu ont fait faillite : la religion, la morale, la pensée bourgeoise sont mortes. A quoi l'homme d'aujourd'hui, assoiffé d'absolu comme les hommes de tous les temps, peut-il se raccrocher, par quoi justifier sa vie? Il ne lui reste plus guère que l'amour. Mais hélas! l'amour lui-même lui manque : il est corrompu par l'hypocrisie, le mensonge, les conventions mortelles d'une morale dépassée, celle d'une religion à laquelle nous ne croyons plus.

Salacrou fait vivre sous nos yeux, cruellement, douloureusement l'amour contemporain sous toutes ses formes, depuis les plus nobles jusqu'aux plus basses, qui ne sont pas les moins tragiques. Autour de cette magistrale peinture, il y a d'infinies résonances morales et poétiques, et je ne crois pas que depuis Crommelynck, la scène française ait entendu des cris d'amour aussi authentiques, aussi déchirants.

La distribution est tout entière excellente, surtout Jane Lory, Suzet Mais, Marie-Hélène Dasté, qui se sont surpassées. La petite Gilberte Géniat, qui débute, est charmante. Mais il faut mettre hors de pair Jean-Louis Barrault — le jeune assassin manqué — hier encore inconnu, et qui a en lui l'étoffe d'un grand comédien.

Simone Téry.



Bracelet Dame, plaqué or... 25 fr.  
Directement de la Fabrique à nos Clients. Garantie 6 ans  
A ces prix exceptionnels, il ne sera pas dédité plus de 3 montres par client.  
Sté Horlog. Doubs, 96, r. d'Hauteville, Paris

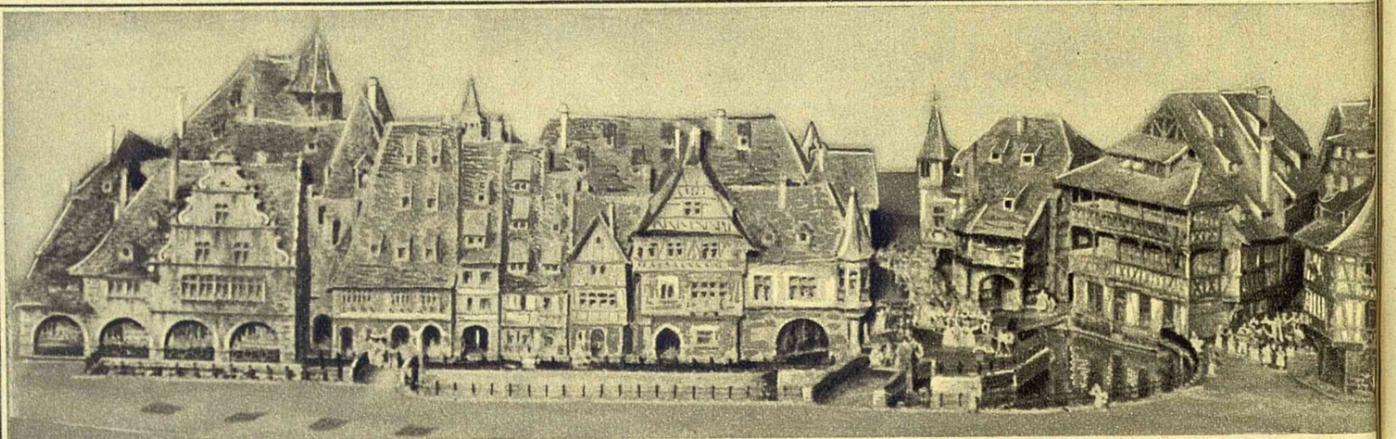
**be** RÉCLAMEZ  
chez tous les Libraires

LE SUPERBE ALBUM ILLUSTRÉ  
LES AVENTURES  
DE CHARLOCHAT

32 Pages grand format (24x31) en 4 couleurs  
sous couverture cartonnée en couleurs.

Le populaire ami des petits lecteurs  
de « l'Humanité » du dimanche, leur  
apporte ici de merveilleuses étonnantes  
l'exemplaire... 10 fr.

4, rue St-Germain-l'Auxerrois, PARIS  
Chèque Postal, Paris 943.47



L'Exposition Internationale Arts et Technique 1937,  
ouvrira-t-elle le 1<sup>er</sup> mai prochain?

Dernièrement, à la suite d'une conférence pessimiste du Conseiller municipal Georges Prade, nous nous sommes rendus auprès du Commissaire Général Edmond Labbé, qui nous a fourni quelques renseignements concernant les travaux en cours, et nous a affirmé que l'Exposition ouvrirait bien à sa date fixée du 1<sup>er</sup> Mai. En parcourant les chantiers de l'Exposition, nous avons rencontré au Parc des Attractions qui se développe de l'Esplanade des Invalides au Quai Albert-I<sup>er</sup> longeant la rive droite de la Seine, le Directeur Général de la Compagnie

Concessionnaire du Parc des Attractions de l'Exposition, M. Marcel Guénet, entouré d'une quinzaine de personnes de ses services. Architectes, ingénieurs, décorateurs, ouvriers et maçons qui justement attendaient le passage de la Troisième Commission de l'Hôtel de Ville, pour leur présenter diverses maquettes et plans des travaux en cours, et notamment une superbe maquette de l'Alsace reconstituée, qui doit comprendre le Vieux Strasbourg, la rue du Bain-aux-Plantes, la Petite France, la Cour du Corbeau, l'Horloge astronomique de la

Cathédrale qui comprend plusieurs styles, depuis le byzantin jusqu'au gothique, le Pont de Kehl et tout autour du Vieux Strasbourg, Saverne avec de nombreuses constructions gallo-romaines, Colmar, Thann, Gerny, etc., où à l'intérieur de ces villes toutes les industries et produits de l'Alsace doivent être représentés. Le rendez-vous de la Commission était fixé pour 11 heures du matin. Nous avons donc attendu la 3<sup>e</sup> commission jusqu'à 14 heures, heure à laquelle on nous a signalé que cette visite était ajournée, mais quelques instants plus tard, nous apprenons que ces Messieurs, au nombre de 25, s'étaient trompés de parcours, et qu'ils se trouvaient dans un grand palais

Ces Champs-Élysées, où un déjeuner avait lieu. Nous sommes surpris de voir le sans-gêne et le peu d'empressement de cette Commission à faire connaître leur journement de visite. Nous avons remarqué que tous les travaux de la Compagnie du Parc des Attractions s'élevaient en temps et en heure suivant les besoins, que tout le Personnel, Ingénieurs, Décorateurs, Ouvriers, Manœuvres, travaille avec une régularité parfaite et dans un esprit de bonne camaraderie. Sur les chantiers de ladite Compagnie, il est à noter qu'il n'y a jamais eu de grève et que toutes les lois sociales en vigueur ont été respectées par cette dernière.

A. J. M.

## LES FILMS

### AUX JARDINS DE MURCIE

Au cours d'une rixe un jeune homme en a grièvement blessé un autre. La victime devient amoureuse de la fiancée de son assassin et son père la force à promettre le mariage à son fils, sous peine de voir dénoncer le meurtrier. La jeune fille se sacrifie mais la victime comprenant qu'elle ne l'aime pas la laisse libre. Ce scénario est celui d'un roman et d'une pièce à succès tout en mantilles, en fleurs d'orangers et en castagnettes. C'est un très grand mérite de la part de Marcel Gras d'avoir su transformer cette opérette en un film. Le fait divers est devenu grâce à l'honnêteté du metteur en scène un épisode de la grande lutte qui se mène dans la Huerta de Murcil entre les riches propriétaires et les fermiers. Tout cela est indiqué sobrement, discrètement, humainement. Un film âpre et qui côtoie souvent la grandeur. Malheureusement la sonorisation est exécrable et sans doute à cause d'elle les acteurs qui jouent juste parlent faux. Est-ce cela qui donne à l'ensemble du film une impression de gaucherie, d'inachevé ? En tout cas répétons-le, cet honnête effort mérite de grands éloges (Ermitage, Film français).

### C'ETAIT LE BON TEMPS

Un film d'avant-guerre, en costume de l'époque, sensiblement plus idiot que les productions correspondantes de 1912. Un film à dormir (Ermitage, Film belge).

### TO MARY WITH LOVE (10 ans de mariage)

La vie d'un couple américain durant dix années. Leur amour, leur lassitude, leur richesse, leur ruine, leur bonheur, leurs tristesses. Cela n'aurait pu être qu'une assez banale comédie de mœurs ramentant tout aux sentiments d'un homme et d'une femme isolés du monde. C'est infiniment mieux que cela grâce au réalisme social implacable, minutieux et peut être un peu appliqué de John Cronwell. Ce n'est pas seulement une histoire d'amour ou de ménage, mais une « tranche » de dix années de vie américaine. La prospérité, la crise, le krach de Wall Street, le semblant de reprise de l'époque du *New Deal* sont très précisément et très parfaitement posés en toile de fond d'une histoire solidement enracinée dans la vie, dans l'Histoire, et ceci a été



Danielle Darrieux et Adolphe Wohlbruck dans « PORT-ARTHUR »



MP vous donne

## L'HEURE EXACTE

PAR T.S.F.

50

MOVEMENT SUISSE

JOLIE MONTRE DE POIGNET 80 F. BOITIER 100 F. BOITIER CHROME INOXYDABLE 80 F. PL. OR 100 F.

FRS

LA NOUVELLE FORME

OR 18 CAR. CONTROLE F. RENFARGENT-PRIX DE RECLAME 150 F.

LA MODE • JOLIE MONTRE-BRACELET LAPIDEE • TRES ELEGANTE •

ANCRE 15 RUBIS  
5 ANS DE GARANTIE

AVEC BRACELET CHROME... 60 F. ANCRE 15 RUBIS 80 F. ROBUSTE ET DE PRECISION 60 F.

MP

FACE METRO LE PELETIER 10 RUE DE LA VICTOIRE • PARIS 9<sup>e</sup>

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO • AJOUTER POUR RECOMMANDER 2<sup>e</sup> • • • • •

L'occasion d'utiliser avec un grand goût et beaucoup de bonheur des bandes d'actualité de l'époque (retour de Lindbergh, Match Tunney-Dempsey).

Cette œuvre rend un son réel et authentique véritablement exceptionnel et qui peut se comparer à *Doodsworth* pour prendre une autre production américaine récente. On évoque aussi — sur un tout autre plan — ces *Invités de huit heures* sorte de tableau dramatique de la crise américaine. Dans le cas présent ce film parfaitement humain et véridique reste cependant un peu froid, un peu figé. Mais c'est une œuvre de très bonne qualité, un document de premier ordre sur notre époque, en même temps qu'un des meilleurs films de l'école réaliste américaine qui n'a pas cessé de se manifester depuis ce chef-d'œuvre « Les Rapaces » de Stroheim. Il faut applaudir « Dix ans de mariage » (Film américain, Edouard VII).

### IT'S LOVE AGAIN

Un inventif reporter en mal de copie invente pour son journal une Mrs Smythe, fiancée à un maharadjah. Comme dans *Donogootonka*, cette lady finit par exister et elle épouse après avoir beaucoup chanté et dansé le jeune reporter qui l'inventa. Très fade histoire où les Anglais s'essayent à copier les comédies américaines à moyen spectacle, ceci avec beaucoup de lourdeur et de mauvais goût. Un médiocre film de série (Balzac, film anglais).

### FIEVRE DE CHEVAL

Un jeune homme qui ne connaît pas un certain sport arrive après diverses péripéties à devenir champion. Nous avons déjà vu cela mille et une fois. Cette fois-ci, grâce à Joe Brown qui a le physique de Fernandel mais qui lui est très inférieur en distinction et en naturel, on sert au spectateur une rataouille de très bas étage que les estomacs les moins délicats ne supporteront pas. (Film américain, Apollo).

Une scène du « JOYEUX BANDIT »

### L'OBSSESSION DE Mme CRAIG

Mme Craig, qui a fait un mariage d'argent vit dans une maison somptueusement ordonnée et morte. Elle rudoie les domestiques, agace son mari et finit par rester seule dans un salon désert. Un film long, ennuyeux, bavard, mais qui est cependant loin d'être dépourvu de qualité. Rosalind Russel et son metteur en scène Dorothy Arzner a su dresser avec beaucoup d'allure et de vérité la figure d'une bourgeoise maniaque, guettée par la folie, insensible, préoccupée de sa seule beauté, odieuse avec ses « gens », mielleusement douce avec un mari qu'elle hait, égoïste et détraquée par son égoïsme, détruite par l'idéal inhumain qui est celui de sa classe. Malgré ses longueurs ce film s'apparente à *Doodsworth* et est dans la bonne tradition réaliste américaine. (Film américain, Avenue).

### EN SCENE

Une Chorus Girl devient vedette. Dick Powell, ce mannequin de cire pour bazar de province, Joan Blondell, cette poule de luxe de chef-lieu de canton sont les acteurs qu'il fallait pour cette production de basse classe (Film américain, Apollo).

Georges SADOUL.

### VOICI DE BONS FILMS...

*Les Bas Fonds* (Un grand film français), *Tchapaïew*, *La Jeunesse de Maxime*, *Les temps modernes* (Trois chefs-d'œuvre), *Jenny* (Réaliste), *La belle Equipe* (remarquable), *Miousic* (endia-blé).

### ...ET CEUX-LA NE SONT PAS MAUVAIS

*Aux Jardins de Murcie* (sincère), *Doodsworth* (Psychologique), *L'obsession de Mme Craig* (long mais véridique), *Rembrandt* (historique), *César* (honnêtement marseillais), *Les Amies* (touchant), *Traffic d'Armes* et *Les 39 marches* (Policiers), *Club de femmes* (intéressant), *Mon mari le Patron* (marivaudage).

# "REGARDS" consulte les Astres

(SUITE DE LA PAGE 13)

Traduisons en clair ce langage astral qui depuis la sybille de Cumès a la réputation d'être légèrement abscons :

« La France se réveillera bientôt. Appuyé par les « masses » évoluées, un Hitler français se lève. Qu'on ne croie néanmoins pas trop en l'étoile de de La Rocque ou même de Doriot. Peut-être sont-ils de ces chefs dont les sottises creusent le tombeau politico-astrologique. Les expériences du Front Populaire sont en tout cas vouées à un échec total. Le fascisme s'établira très vite, donnant la richesse au riche et l'autorité contre le peuple, selon la justesse et l'harmonie du sestiquadrant Uranus-Neptune. »

Passons maintenant aux pays étrangers. Voici pour l'Angleterre :

« Le roi Edouard VIII voit sa popularité augmenter; il prendra femme vraisemblablement en 1937. L'épouse royale sera d'une grande simplicité, elle aura un esprit ouvert aux réformes nécessaires et en cela, en parfaite conformité de vues avec son royal époux. »

Hé quoi! l'astrologie ne serait-elle pas une science exacte? Voilà un mois qu'est imprimé l'*Almanach Chacornac* et il prédisait la popularité pour l'an prochain à un souverain qui a abdiqué hier. Cette épouse d'une grande simplicité n'était-il pas possible de la deviner, non dans les astres, mais dans la presse américaine, qui depuis six mois parlait chaque jour de Mrs Simpson?

L'Allemagne va voir naître chez elle un réveil musical tout à fait remarquable. Il est vrai que, depuis que Goebbels a décidé de prendre lui-même en mains la critique d'art, tous les espoirs sont permis.

Voici maintenant le sort que les astres réservent à l'Espagne.

Les passions subsistent à l'état latent; cependant il y a pour ce pays de grandes chances de progrès et d'évolution. Une grande soif d'instruction et de réforme s'est emparée d'une partie du peuple qui regarde maintenant du côté de son roi. Mais c'est surtout la question économique qui préoccupera le gouvernement. L'Espagne recevra des secours financiers de l'étranger qui l'aideront à panser ses blessures. Le peuple revient à sa religion ancestrale, une véritable renaissance religieuse se prépare.

Grâces soient rendues au Capricorne et à Notre-Dame del Pilar, Franco triomphe, Alphonse va de nouveau s'asseoir sur le trône, et grâce aux secours financiers de Rome et de Berlin la renaissance religieuse se prépare.

L'U. R. S. S. ne sera pas moins fortunée que l'Espagne.

Moscou et Léninegrad reçoivent de très mauvais influx, les plus mauvais de l'Europe : Neptune, Saturne, Uranus, Pluton, Mars, se sont, dirait-on,



concertés pour agir avec le maximum de virulence. Il y a des complots et des exécutions en masse.

Cependant, contrairement à ce que l'on pourrait croire, le communisme touche à sa fin en Russie : nous allons assister à un écroulement formidable et à des réactions sanglantes terribles.

L'âme collective du peuple russe est en travail, un raz de marée se prépare. La menace d'une guerre sanglante et d'une défaite complète plane sur l'U. R. S. S. qui verra son peuple décimé. En outre, la famine, des catastrophes sismiques, des incendies précipiteront la ruine de ce malheureux pays sur lequel semble s'être concentrées pour 1937 les foudres du destin.

L'*Almanach Chacornac* qui cherchait tout à l'heure ses prédictions anglaises dans le *New York Herald* semble maintenant avoir tiré ses prophéties antisoviétiques de vieux numéros du *Matin* aux environs de 1920.

A la lecture de ces prédictions tragiques, une vraie panique s'empara de nous, d'autant plus que les astrologues ne prédisent rien au hasard; ils se basent sur des calculs scientifiques extrêmement précis, sur la latitude et la longitude des lieux, la conjonction ou l'opposition des planètes, la position des douze Maisons. Nous ne doutions absolument pas du bien-fondé de ces prédictions lorsqu'il nous tomba entre les mains un almanach de 1936 qui annonçait les événements de l'année qui s'achève.

Au fur et à mesure que nous le parcourions, nous reprenions confiance, car l'année dernière aussi, on nous avait annoncé des catastrophes semblables : une terrible épidémie intestinale et jamais nous n'avons si bien digéré, des troubles financiers au mois d'avril et de mai, et malgré les élections la Bourse fut fermée, une violente révolte des paysans au début de novembre, que nous attendons encore, une innovation originale de M. Mandel au Ministère des P. T. T., et ceci se passe de commentaires.

Dans le domaine extérieur, Lloyd George devait dominer la politique anglaise, et la Roumanie devait se donner un Dictateur; et tandis que la guerre italo-éthiopienne battait son plein, on nous annonçait pour l'Italie un conflit avec des peuples « à demi sauvages, barbares et cruels! » Et nous y retrouvions les mêmes prédictions, si comodes parce qu'elles peuvent resservir tous les ans, sur l'activité littéraire de l'année à venir, la création de nouvelles revues artistiques et scientifiques et des découvertes importantes dans le domaine de la médecine.

Nous avons eu également la curiosité de relire l'horoscope pour 1936 qu'avait dressé il y a un an M. Maurice Privat pour notre confrère Vu, qui était mieux qualifié pour cette tâche, qu'un homme dans le « secret des dieux », et qui avait joui de la confiance successive de Mme Hanau, de Poincaré et de Tardieu. N'était-il pas désigné par les astres pour devenir le nouvel Hanussen des espoirs politiques dont les almanachs décrivent l'arrivée imminente au pouvoir.

Bon prophète, M. Maurice Privat écrivait dans *VU* que Laval, en 1936, subirait « un carré de Jupiter à Saturne, un sesquicarré du Soleil et de la Lune et un carré de la Lune et de Mars; mais qu'il possédait malgré cela un avenir étoilé, splendide, et que la France aurait souvent besoin de faire appel à sa souple intelligence et à son active énergie ».

Cette prophétie s'est trouvée réalisée, car si la France n'a pas eu besoin de faire appel à la « souple intelligence » de M. Laval, la revue *VU* a su faire appel mieux qu'à son intelligence, à ses puissants moyens financiers.

M. Maurice Privat annonçait pour 1936, l'année ou le Front Populaire devait prendre le pouvoir, « un échec total et persistant et un sensible recul » pour les partis révolutionnaires.

De même la fin d'avril devait voir une menace de dictature destinée à faire long feu! Moins prudent que son confrère de l'*Almanach Chacornac*, l'astrologue de *VU* écrivait que le conflit italo-éthiopien se terminerait en queue de poisson, chacun des deux adversaires se proclamant vainqueur. Enfin, il terminait ses pronostics en prédisant à la Russie un audacieux mouvement de renaissance religieuse plus étonnant encore que celui qu'on nous annonce pour l'Espagne cette année-ci.

Cette petite revue des événements annoncés pour 1937 et interprétés à la lumière de ceux qu'on annonçait il y a un an, aura du moins eu le mérite de nous faire toucher du doigt le rapport entre l'astrologie et la réaction sous toutes ses formes. Il est assez curieux de constater que dans un pays comme l'Allemagne où les plus grands écrivains sont condamnés à l'exil, où l'on retourne au culte de Wotan et à la barbare coutume de la décapitation à la hache, l'astrologie est particulièrement en faveur. C'est à Berlin que s'est tenu cette année le Congrès International d'Astrologie; et on a pu lire, dans une des nombreuses publications consacrées à cette « science », que Hitler, émenacé par diverses conjonctions astrales, dominerait les obstacles qui se dressaient sur son chemin, grâce à l'astrologue qui est attaché à sa personne...

La faveur dont jouit l'astrologie est un aspect de la régression culturelle; c'est comme un retour à l'alchimie au temps de l'industrie chimique. On peut noter que toutes les publications astrologiques sont de tendances nettement fascistes. Qu'on se rappelle, par exemple, l'horoscope du colonel de La Rocque, où l'on prédisait de brillantes destinées à l'apprenti dictateur, et celui où M. Privat annonçait la rupture du Front Populaire pour le dernier Congrès radical.

Les astrologues prétendent que leurs déductions sont basées sur les planètes et les signes du Zodiaque. D'après eux, Mars gouverne l'escarboucle, la rhubarbe, l'aloès, le fer et l'antimoine; Pluton gouverne le radium; Saturne gouverne le plomb; Vénus le cuivre, et le Soleil, l'or. Ces planètes, qui s'identifient avec des plantes médicinales, des pierres précieuses et des métaux, gouverneraient donc les destinées du monde où nous vivons!

En réalité, quand un quelconque Privat parle de l'influence du Soleil ou de Mars sur tels événements à venir, il ne s'appuie pas sur des calculs astrologiques ou sur une prétendue science, mais bien sur les réelles ambitions, non de Saturne et de Mars, mais des véritables maîtres du fer et de l'or, des vrais rois de ce monde. Débarrassée de tout son appareil pseudo-scientifique et vue sous son vrai jour, l'astrologie apparaît comme le reflet fantastique des puissances d'argent qui entendent mener à leur guise les destinées du peuple et le faire servir à leur propre intérêt.

Georges SADOUL.



## VOUS HESITEZ DANS LE CHOIX D'UN CADEAU ?

Offrez un abonnement à " Regards " toujours apprécié c'est un cadeau peu coûteux et

Pendant la semaine des fêtes jusqu'au 2 Janvier des primes intéressantes :

Pour un abonnement d'un an :

Un abonnement gratuit de 6 mois à l'hebdomadaire illustré de la Jeunesse « Mon Camarade ».

Pour un abonnement de six mois :

Un beau porte-mine d'une valeur de 10 fr.

REGARDS, 89, rue d'Hauteville, Paris (10<sup>e</sup>). — C. Chèque Postal 1715-54

### TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES : 3 mois : 15 fr. - 6 mois : 26 fr. - Un an : 49 fr.

BELGIQUE, SUISSE LUXEMBOURG, CANADA : 6 mois : 33 fr. - Un an : 60 fr.

UNION POSTALE : 6 mois : 35 fr. - Un an : 65 fr.

AUTRES PAYS : 6 mois : 45 fr. - Un an : 80 fr.

## LES VOLEURS PAR CATEGORIES.

Il est malheureusement trop évident qu'il existe dans les bas-fonds de la population de la capitale un monde de misérables qui vivent constamment en dehors des lois, qui n'ont pour règles que leurs instincts pervers, pour moyens d'existence que le vol et l'assassinat; aussi la prison ou l'échafaud sont leur inévitable fin! D'affreux repaires servent de théâtre à leurs excentricités que la plume se refuse à décrire. Ces malheureux parlent un langage à part qui s'apprend dans les prisons, dans les bagnes. Perpétuellement en guerre avec la société, bien que ces êtres dégradés ne jouent pas tous le même rôle, ils tendent toujours au même but : le vol!

Il existe à Paris douze catégories de voleurs; la première se compose de la haute pègre, c'est-à-dire le nec plus ultra du genre : le vol en bottes vernies et en gants jaunes. Le voleur de la haute pègre est un homme jeune, élégant, distingué; vous ne le rencontrerez jamais qu'en coupé ou en tilbury. Au théâtre, il lui faut des avant-scènes ou des premières loges, et il dine au Café anglais. Parlez-lui, sa conversation vous charmera; il sera tour à tour sentimental ou léger, sérieux ou plaisant, savant ou futile, selon votre caractère, mais toujours agréable, spirituel et distingué. Quel que soit l'endroit où il se trouve, quelle que soit la position des personnes qu'il approche, quelque élevée que soit la société dans laquelle il est, il sait tenir sa place avec dignité, élégance et bon goût. Aussi professe-t-il le plus profond mépris pour tous ces petits voleurs qui, dit-il, manquant complètement d'instruction et de génie, sont obligés, dans leur stupidité, de demander à la force brutale ou à une adresse mercenaire des moyens de réussite que l'esprit seul devrait amplement fournir.

Les voleurs de cette catégorie sont peu nombreux; je n'en ai jamais connu qu'une vingtaine. Du reste, le voleur de la haute pègre demeure dans ses meubles et non à l'hôtel garni, où il serait en quelque sorte sous les yeux de la police. Son appartement est situé rue de la Paix ou rue de Rivoli, et le cerbère de la maison ne manque pas, en parlant de lui, de le désigner comme la crème des locataires. Cela se comprend, il est gêné.

Deux ou trois fois par an, tout au plus, le voleur de la haute pègre travaille, c'est-à-dire vole; mais ses expéditions sont toujours fructueuses, car il ne marche pas au hasard et il ne s'attaque qu'aux boutiques de joailliers, bijoutiers, changeurs, qu'aux études de notaires, d'avoués, aux appartements de personnes riches. D'une patience à toute épreuve, d'une persévérance qui serait digne d'éloge si elle s'appliquait au bien, il suit une affaire pendant des mois entiers; il couve, étudie, mûrit son plan d'exécution, puis s'attache à la personne qu'il veut dévaliser. Il ne la quitte pas plus que son ombre, épie ses démarches, remarque ses habitudes, et ce n'est que lorsqu'il est sûr d'être seul et de pouvoir commettre son vol avec sécurité et succès qu'il se décide à le tenter.

La deuxième catégorie est formée par les fourlaineurs, plus connus sous la qualification de voleurs à la tire : ce sont les successeurs des anciens tirelaines.

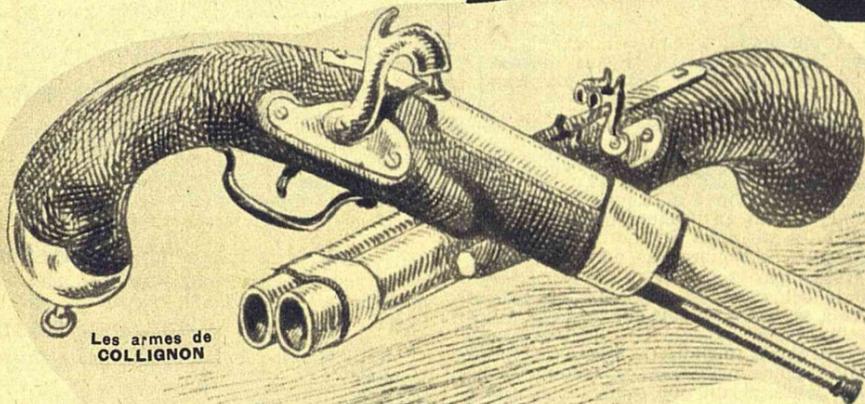
Le tireur exerce son industrie aux théâtres, dans les églises, aux concerts, aux bals, sur la voie publique, partout enfin où il y a réunion. Il est mis avec recherche pour inspirer confiance aux personnes qu'il approche; il ne porte jamais ni canne, ni parapluie, ni gants; ces objets l'embarrassent pour travailler (voler). En revanche, il est toujours pourvu d'une petite et forte paire de ciseaux qu'il appelle faucheurs, et qui lui sert à couper les chaînes d'or qu'il ne peut enlever d'une autre manière. Lorsqu'il veut soustraire une montre ou une bourse placée dans la poche d'un gilet, il y plonge avec dextérité les deux premiers doigts de l'une ou de l'autre main, suivant la position où il se trouve et en retire prestement l'objet de sa convoitise; c'est ce qu'il appelle voler à la fourchette. Mais, crainte de surprise, il a presque toujours un complice à sa portée. Si quelquefois il est seul dans une foule, il met ses mains derrière le dos, et, se plaçant ainsi devant une personne qu'il a l'air de ne pas vouloir précéder, il trouve encore de cette façon le moyen d'exercer.

Les plus habiles et les plus audacieux fourlaineurs se livrent au vol dit à la rencontre : mais, pour ce genre de soustraction, il faut être deux. Le premier se promène sur les boulevards, dans la rue de la Paix ou tout autre lieu fréquenté

par les gens riches; le second suit de très près son camarade qui, lorsqu'il a remarqué un passant porteur d'une chaîne en or pendant à la poche d'un gilet, se dirige de manière à venir se jeter contre cette personne en tournant la tête, pour faire penser qu'il ne l'avait point aperçue, et il profite alors de la commotion produite pour enlever adroitement montre, chaîne ou porte-monnaie. Son compère, qui se trouve près de lui, reçoit à l'instant même l'objet soustrait et disparaît aussitôt. Le voleur se confond en excuses sur sa maladresse, et tout est dit. Mais si la victime s'aperçoit qu'elle est volée et qu'elle accuse le tireur d'être l'auteur du larcin, ce dernier proteste de son innocence et demande à être fouillé à l'instant même. Si l'on obtient à sa demande, comme on ne trouve rien sur lui, il daigne accepter les excuses du plaignant et s'éloigne ensuite avec dignité... pour aller plus loin rejoindre son compère.

Le plus fin, le plus rusé, le plus adroit de tous les fourlaineurs, était Mimi Preuil, surnommé le roi des tireurs; la nature l'avait gratifié de doigts d'une longueur démesurée.

Il existe une autre classe de tireurs plus modestes qu'on appelle tirailleurs. Vêtus très mesquinement, souvent même en blouse, ils se bornent à fouiller dans les poches des habits et des paletots, et exploitent ordinairement les curieux qu'un événement fortuit rassemble dans



Les armes de COLLIGNON

les rues ou qui forment cercle autour des chanteurs ou des saltimbanques.

De 1833 à 1852, j'ai connu 140 voleurs de cette catégorie.

A partir de 1823, époque de la création des omnibus, beaucoup de femmes se sont livrées au vol à la tire dans ces véhicules. Voici leur manière de travailler : la tireuse monte dans la voiture à la station, se place à une stalle du milieu, de manière à pouvoir observer toutes les dames qui montent dans l'omnibus. Lorsqu'on paye les places, la tireuse examine avec attention quelle est la dame qui a un porte-monnaie bien garni et dans quelle poche il a été replacé; puis, lorsque les voyageurs descendent, elle change de stalle, si besoin est, pour se placer à côté de la personne qu'elle veut dévaliser; et, saisissant un moment opportun, elle glisse subtilement sa main avec tant de légèreté et d'adresse dans la poche de sa voisine, qu'en une seconde le tour est fait. Aussitôt la soustraction commise, la tireuse descend de voiture et s'esquive au plus vite. La plus adroite et la plus hardie de ces voleuses était la dernière des six filles du vieux Juif N\*\*\*, dont je parlerai plus loin à l'occasion des voleurs israélites. Elle était toujours vêtue avec élégance, portant des diamants aux doigts et aux oreilles, diamants qu'elle avait volés chez les bijoutiers; elle s'exprimait avec une grande facilité. Enfin, si Preuil était le roi des tireurs, elle était la reine des voleuses à la tire.

La troisième catégorie est composée de charrieurs, dont le type est devenu si populaire. Pour ces industriels, il existe deux manières d'opérer : la première prend le nom de vol à l'américaine. Pour jouer cette comédie dont le dénouement doit être le dépouillement de la victime, deux compères sont de rigueur : l'un qui fait l'Américain, l'autre qui sert de leveur ou de jardinier, ainsi qu'on l'appelait autrefois. Lorsque ce dernier a aperçu un garçon de caisse, un provincial, un domestique, ou tout autre individu à figure bonasse qu'il soupçonne nanti de quelque somme d'argent, il le lève, c'est-à-dire l'accoste sous un prétexte quelconque, lie conversation avec lui, marche quelque temps à ses côtés sans affectation aucune, et bientôt les voilà tous deux qui cheminent ensemble comme de vieilles connaissances. Tout à coup, un individu les accoste : c'est l'Américain, c'est-à-dire le deuxième voleur. Invariablement vêtu de noir de la tête aux pieds, porteur de favoris fabuleux ou d'un

## Mémoires

d'un

## POLICIER

par

## CANLER

ancien

chef

de la sûreté

ostensiblement de sa poche un sac à garniture d'acier, fermé à clé et dans lequel se trouvent cinq ou six rouleaux ayant exactement la forme et la tournure de rouleaux de mille francs en pièces de vingt francs; il ouvre le sac, y prend un rouleau dont il défait l'un des bouts et en retire trois ou quatre pièces de vingt francs qu'il met dans sa poche, puis referme le sac et en ôte la clé.

— Vous allez, reprend le compère, laisser à monsieur votre sac dans lequel, autant que j'ai pu voir, il y a six ou huit mille francs, et nous allons aller ensemble faire vérifier l'argent de mon ami.

L'imbécille, comptant sur le nantissement qu'on lui laisse, lâche ses pièces de cent sous, et les deux fripons sortent.

Pendant qu'ils s'esquivalent lestement, le niais attend, s'impatiente et se morfond; une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure se passent, personne ne vient, l'inquiétude le prend; vingt fois il a soulevé le sac de l'Américain, et vingt fois le poids des rouleaux l'a rassuré; cependant un moment arrive où il n'y tient plus; il s'informe auprès du garçon, du patron, si l'on a revu les deux messieurs qui étaient avec lui, mais personne ne sait ce qu'ils sont devenus. Alors une idée lui vient : il force la serrure du sac, s'empare des rouleaux, les développe et trouve... des lingots de plomb artistement fondus. Les quelques pièces d'or que l'Américain avaient retirées de l'un de ces rouleaux étaient les seules qui fussent dans le sac et n'y avaient été mises que pour inspirer confiance.

Quelquefois la vérité ne se fait jour que le lendemain ou le surlendemain : le jobard, admettant la possibilité d'un accident quelconque, donne son adresse au marchand de vin, dans le cas où on viendrait le demander et n'ouvre le sac que lorsque l'impatience le dévore. D'autres fois, le pigeon, resté seul, s'abandonne à quelques velléités de gain illicite : il a livré quinze cents francs en pièces de cinq francs, mais on lui laisse entre les mains une valeur quadruple, pourquoi ne profiterait-il pas de l'occasion, n'étant connu ni de l'Américain ni de son obligé interprète; et ma foi, la tentation étant trop forte, il disparaît. Le résultat n'en est pas moins le même : c'est toujours lui le volé!

La deuxième manière est ce qu'on appelle le vol au pot : les éléments sont identiques, avec cette variante toutefois, que les compères sont au nombre de trois. Les préliminaires sont les mêmes : lorsque



BOISSELIER, un des complices de FIESCHI.

épais collier, cravaté haut, l'air guindé, les doigts chargés de bagues, tandis qu'à son gilet se heurtent sans goût, mais en profusion, chaînes et breloques, il s'adresse au leveur et, dans un langage presque inintelligible, il demande où se trouve l'un des monuments publics, mais toujours l'un des plus éloignés du quartier où la rencontre a lieu. On le lui explique tant bien que mal; alors il s'écrie :

— *Aô! bôcoup louin!!!*

Et ses deux interlocuteurs de lui rire au nez en s'efforçant de lui enseigner le chemin.

— *Si vô vôlez conduire moâ, ce petit pièce pour vô!* et il montre une pièce de vingt francs. On n'a garde de manquer une pareille aubaine, on accepte la proposition, et voilà nos trois individus qui partent pour visiter « le mioussé des petites bêtes » ou le lac du Bois de Boulogne. La route est longue; pendant le premier quart d'heure, on examine l'étranger de la tête aux pieds; mais, comme après tout on ne peut passer sa vie à examiner un homme, on finit par causer. L'Américain parle de son pays, de ses propriétés, de ses vaisseaux, car il se donne comme armateur à New-York ou à Philadelphie; il a soin de montrer de temps en temps le plus profond mépris pour l'or, et finit par dire qu'il donnerait volontiers une petite pièce comme celle-là (il montre un napoléon de vingt francs), pour trois grosses pièces comme celle-ci, et il sort de sa poche une pièce de cinq francs en argent. L'offre est tentante, les deux conducteurs se consultent quelques instants, et bientôt, l'affaire étant conclue, on entre dans le cabinet d'un marchand de vin pour pouvoir procéder facilement à l'échange des pièces. Mais alors le compère prend un air de méfiance, demande à faire vérifier l'or de l'Américain pour savoir si on ne le trompe pas. — C'est trop juste, répond celui-ci, voici deux, trois, cinq cents francs (plus ou moins), allez chez un changeur et vérifiez. Le pigeon qu'on doit plumer sort avec le leveur, et bientôt tous deux reviennent enchantés; l'épreuve a été des plus satisfaisantes, et ils sont maintenant sûrs d'un beau bénéfice.

— Changeons, s'écrient-ils en entrant dans le cabinet du marchand de vin.

— *Aô yés! vô avez été tôcher l'or de moâ, je vôlei faire tôcher l'argent à vô.*

— C'est trop juste, reprend le compère, monsieur a parfaitement raison! Pendant ce colloque, l'Américain a retiré

NTS :  
ONIES :  
8 mois :  
48 fr.  
SISSE  
ANADA :  
Un an :  
LE :  
Un an :

8 mois :  
80 fr.

la connaissance est faite, la conversation engagée, et qu'on se dirige vers l'endroit désigné par l'Américain, celui-ci manifeste l'intention d'aller dans une maison de femmes et propose de payer pour tous: le *leveur* accepte avec empressement et parvient quand même à vaincre les scrupules, si scrupules il y a, du pauvre diable que l'on veut dévaliser.

On se dirige alors vers une maison de tolérance située hors barrière, et quand on est sur le chemin de ronde dans un endroit écarté, l'Américain s'arrête tout à coup, se frappe le front et s'écrie dans son jargon: « Mais ces femmes que nous allons voir chercheront peut-être à nous voler, cela s'est déjà vu; moi je vais faire un trou en terre, y déposer mon or avec ce que j'ai de plus précieux; je reprendrai le tout en repassant, c'est plus prudent. » Le compère approuve l'idée, qu'il déclare fort ingénieuse; et, tout en se hâtant de déposer dans le trou que l'Américain vient de creuser ce qu'il peut avoir en argent ou en bijoux, il ne manque pas de raconter une histoire inventée à plaisir, dans laquelle il dit avoir été dépouillé de sa montre et de son argent dans une maison de prostitution, sans s'en apercevoir et sans savoir par qui il a été volé. Le pauvre niais qui les accompagne regarde toute cette jonglerie avec ébahissement, puis il ne tarde pas à faire comme eux, car le *leveur* ne cesse de lui répéter: « Vous devez être sans crainte, puisque monsieur dépose dix fois plus que nous deux; d'ailleurs nous ne nous quitterons pas d'un instant, donc il n'y a pas de danger. » Le trou rempli, on recouvre le tout de terre, puis on s'en va. Mais, à peine a-t-on fait quelques cents pas, l'Américain manifeste la crainte que quel'un, les ayant vu enfouir leurs bijoux, n'aille les déterrer; le compère combat cette idée, le pigeon s'alarme; dix minutes se passent à discuter le pour et le contre, et l'on arrive ainsi aux boulevards extérieurs. Le compère, qui tient à son idée, ne veut pas retourner avant d'être allé dans une maison de femmes. Le badaud, complètement gagné par les inquiétudes de l'Américain, insiste, et, pour tout arranger, il est convenu que le jobard ira seul déterrer le *pot*, pendant que l'Américain et son compère l'attendent chez le marchand de vin devant lequel on est arrêté. Le premier court à toutes jambes vers le dépôt, tandis que les deux fripons disparaissent au plus vite. Qu'est-il arrivé? C'est qu'un troisième compère qui n'avait pas encore paru, et qui depuis la rencontre a suivi habilement à distance nos trois individus, a été enlever le dépôt confié à la terre aussitôt que les propriétaires ont eu le dos tourné; et lorsque le nigaud arrive à l'endroit où sa montre et son argent étaient déposés, il a la triste surprise de voir que les oiseaux sont envolés. Quant à ses deux compagnons de route, il est inutile de dire qu'il ne les retrouve plus.

Cinq *charrieurs*, nommés Ballot, Mallard, Colin, Bohy et Ourback, plus rusés et plus intelligents que leurs camarades, imaginèrent, pour plus de sécurité, d'intervertir les rôles, de manière que le voleur devint le volé et le volé le voleur. Ce nouveau genre de vol fut appelé le 28. Voici en quoi il consistait: on jouait aux cartes, et le premier des adversaires qui avait 28 points en mains gagnait. Ceci était fort innocent, mais voici où existait le méfait, et pour rendre mon raisonnement plus sensible, je vais citer un exemple:

Un jour, l'agent dit le Petit-Pompier et deux de ses collègues aperçurent Balot, Mallard et Collin, stationnant place de la Concorde. Ce fait, quoique très naturel en lui-même, leur donna cependant l'éveil. Ils se mirent en observation, et quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'ils virent un homme, grand, robuste, au teint halé et aux mains calleuses, traverser la place. Cet homme, dont les manières embarrassées, l'habit-veste trop petit, un énorme chapeau, dénotaient assez l'origine provinciale, fut bientôt accosté par Mallard, qui, en l'apercevant, avait rapidement jeté à ses camarades ces simples mots: « Voilà notre homme! » La conversation s'engagea, et

quelques instants après ils allaient, compère et compagnon, visiter l'église des Invalides.

En sortant de cette église, ils se trouvèrent en face de Balot, l'Américain de la bande, qui, l'inévitable pièce de vingt francs à la main, les pria dans un baragouin inintelligible de le conduire au restaurant du Grand-Balcon, à la barrière de l'École, leur offrant, s'ils voulaient avoir cette complaisance, de leur donner une pièce de vingt francs en dédommagement de leur peine.

— Bonne affaire! dit tout bas Mallard au provincial, nommé Jaffié; nous n'aurons pas perdu notre journée, nous partagerons la récompense.

Et les voilà tous trois en route pour la destination demandée, Colin les suivant à distance en faisant le guet.

On arrive au Grand-Balcon. L'Américain, en galant homme, non seulement remet les vingt francs promis, qui sont immédiatement partagés, mais encore offre à boire, et l'on monte dans un cabinet où bientôt plusieurs bouteilles de vin sont absorbées. Lorsque le vin eut un peu échauffé la tête du provincial, l'Américain proposa à son complice de faire une partie de 28. « Avec plaisir! répond celui-ci », et la partie s'engage pendant que les bouteilles se succèdent.

L'Américain joua, il perdit: bientôt une cinquantaine de francs passent de sa poche dans celle de son complice; et le premier jetant les cartes sur la table, déclara avec une teinte de mauvaise humeur qu'il ne voulait plus jouer avec son adversaire parce qu'il avait trop de chance.

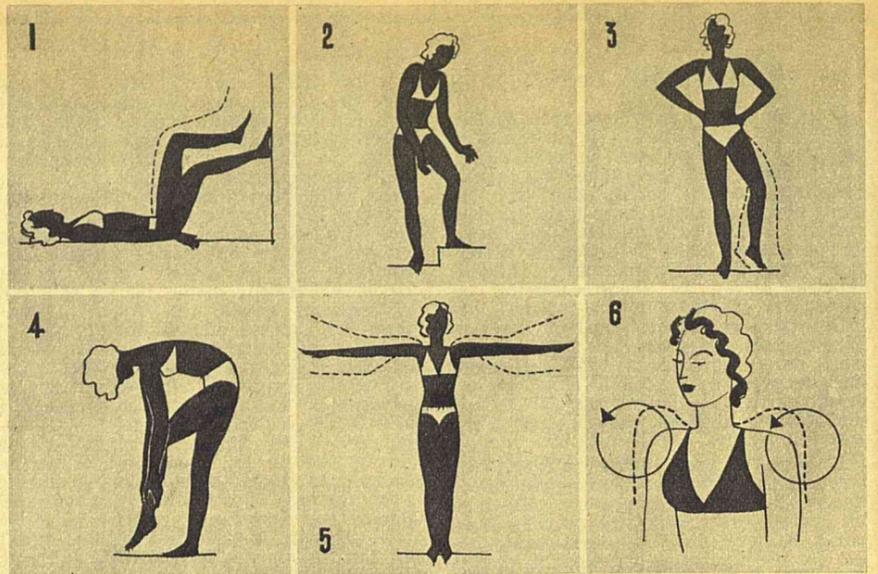
— Cependant, ajouta-t-il, si monsieur veut faire une partie, je suis disposé à perdre encore une centaine de francs, mais pas plus.

— Merci, répondit Jaffié, je ne joue jamais.

— Bêta! reprend tout bas Mallard, vous voyez bien que cet homme-là ne sait pas jouer: jouez donc; d'ailleurs la veine est bonne, il faut en profiter, et que risquez-vous? Je me mets de moitié dans votre jeu; vous ne pouvez pas perdre.

Pressé par son perfide associé, tenté par le démon de la convoitise qui faisait luire à ses yeux éblouis l'or du faux Américain, Jaffié se décida à jouer, gagna tout d'abord quelques pièces de vingt francs, puis ensuite, et en moins d'une demi-heure, perdit non seulement l'argent qu'il avait gagné, mais encore l'argent de Mallard et trois cents francs qu'il avait dans sa poche. Il se dépitait, jura contre la fortune, qui, après lui avoir été favorable, lui devenait contraire.

(A suivre.)



## CINQ MINUTES DE CULTURE PHYSIQUE

Jamais votre gymnastique ou aucun autre effort musculaire ne vous sera vraiment profitable si vous ne savez pas vous « décontracter ». Le muscle, dans l'effort, se contracte; il faut donc ensuite savoir se détendre, surtout pour les femmes, car du point de vue esthétique, des muscles très saillants sous la peau sont loin d'être jolis. Je vais donc aujourd'hui vous donner quelques exercices de relâchement que vous ferez bien d'ajouter à vos exercices quotidiens ou de faire de temps à autre, après une crispation due, soit à un gros effort, soit à une station prolongée dans la même position.

### DELASSEMENT DES JAMBES

1. — Couchée sur le dos, par terre, face à un mur, jambes levées, pieds posés sur le mur; secouez alternativement les jambes en faisant partir le mouvement de la hanche.
2. — Après un effort particulièrement violent, il faut pétrir ses mollets avec la main et se tapoter toutes les jambes.
3. — Debout, secouez chaque jambe doucement.

### DELASSEMENT DES BRAS

4. — Encerchez vos chevilles avec vos doigts et secouez-les très fortement en gardant le pied ballant.

### DELASSEMENT DES BRAS

5. — Secouez vos bras très doucement, mais en faisant partir le mouvement de l'épaule.

### DELASSEMENT DES OMOPLATES

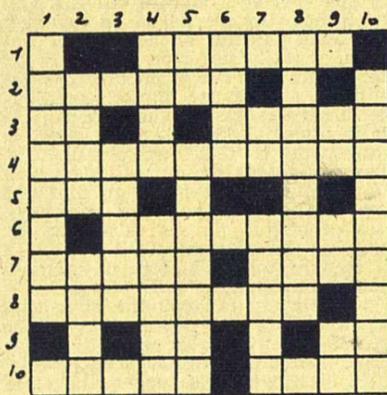
6. — Décrivez des cercles avec vos épaules, c'est-à-dire soulevez les aussi haut que possible, puis en avant, en bas, en arrière, et recommencez en sens inverse. Haussez les épaules et laissez-les retomber lourdement.

Marie LATOUR.

## JEUX ET DISTRACTIONS

### MOTS CROISÉS

(Problème N° 42)



SOLUTION DU N° 41

O	C	C	O	C	O	C	O	C	O	C	O	C	O	C	O
T	H	O	R	E	Z		O	B	I						
A	I	N		R	E	E									
			S	A	L	E	N	G	R	O					
D			T	R	A	I	T	R	E	S					
U	N	I	E		F	O	I	R	E						
R	O	T		A	F	I	N								
R	E	U	S		E	R	G	O	T						
U		T	O	U	L	O	A								
T	A	I	R	E		H	I	E	R						
I	R	O	I	S	E		R	U	E						
A	N	A		T	U	E	S								

Horizontalement.

1. L'assassin de nos malheureux frères d'Espagne. — 2. Accuser. — 3. Interjection. Ancienne contrée de l'Asie mineure. — 4. Tous les travailleurs parisiens ont escorté le char funèbre de cet ouvrier assassiné par le fils de son patron. — 5. Plante officinale. — 6. Un pays qui traverse une phase pré-fasciste. — 7. Celui que l'on nomme « populaire » est plus fort que jamais. Ville de France. — 8. Un parti qui sème la terreur et l'assassinat. — 9. Article. Pronom. — 10. Fleur dont une espèce est la Reine-Marguerite. Celui de l'Espagne républicaine nous touche profondément.

Verticalement.

1. Un sinistre faiseur de guerres vient de mourir. — 2. Quittance. Chacun des rayons d'une roue. — 3. Durruti en était un que toute l'Espagne républicaine pleure. — 4. Fin, rusé. Parent. — 5. Note. Cycliste d'une certaine catégorie. — 6. Palmier des régions chaudes de l'ancien continent. — 7. Interjection. Il faut en fournir à l'Espagne. — 8. Elle doit être impitoyablement punie tant elle est odieuse. — 9. 2 lettres de Auriol. Fille d'Inachos (myth.). Métal. — 10. Action d'éteindre, de presser.

### ÉCHECS

Solution du N° 41

Clef: 1. Fe2  
si 1., f×e2 2. Ce7 Re5 3. Ce4 (mat modèle)

- 1., Ff1 2. Ch8 ad.lib. 3. Cf7
- 1., Fe6 2. Ce4+ R×d5 3. Ce7
- 1., Ce6 2. Ce4+ R×d5 3. Cf4

Un problème rappelant l'école bohémienne et débutant par une clef cachée de toute beauté.

PARTIE N° 35

Jouée à Vienne 1910

1. e4, c6 2. d4, d5 3. Cb3, d×e4 4. C×e4 (A) Cf6 5. Dd3, e5 (B) 6. d×e5 Da5+ 7. Fd2 D×e5 8. O.O.O C×e4?? (C) 9. Dd8+! R×d8 10. Fg5++ Rc7 (D) 11. Fd8 mat.

A. Défense Caro-Kann.  
B. Meilleur était, C×e4 6. D×e4, Cd7 suivi de „Cf6 attaquant la Dame blanche.

C. Les noirs perdent maintenant la partie. Tartakower s'attendait à 9. Td1 regagnant le cavalier avec une meilleure position pour les blancs.

D. Si 10., Re8 11. Td8 mat.

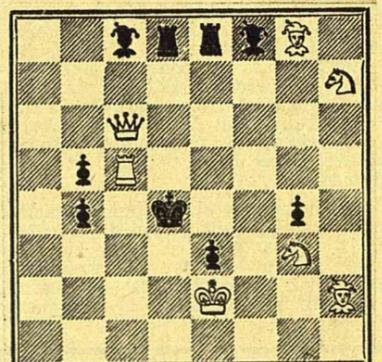
Nouvelles

De l'U.R.S.S. le championnat de Kiev a été gagné par Koustantinopolsky. Le tournoi groupait 14 concurrents. Le gagnant obtint 10 p. sur 13 possibles.

Paris. — Le championnat de Paris se poursuit au Café Véfour. Monoson, Rosolino et Perlemeans sont en tête.

PROBLEME N° 43

MAT EN DEUX COUPS



### NOTRE DEVOIR

Vous donner un journal toujours mieux fait.

### VOTRE DEVOIR

Nous aider à gagner des lecteurs.

# La femme, l'enfant, le foyer

les conseils  
de *Ginette*

## NOTRE CUISINE

Nous voilà dans la période des fêtes pendant laquelle il est de tradition d'inviter quelques amis et de mettre les « petits plats dans les grands ». Tout le monde ne peut pas offrir des diners, il est plus facile souvent de se réunir autour d'un gâteau ou de quelques friandises. Voici donc aujourd'hui quelques recettes de pâtisserie. Et d'abord la classique

### BUCHE DE NOEL

Ayez 1 kilo de marrons, 1/2 litre de lait et 100 grammes de sucre en poudre. Faites cuire les marrons dans l'eau puis écrasez-les et, sur feu très doux, délayez le lait et ajoutez le sucre en poudre en tournant bien pour obtenir une purée bien lisse et assez épaisse; sortez du feu, travaillez-la et roulez-la en forme de bûche, puis glacez-la de chocolat et laissez durcir au frais. Voilà comment il faut faire pour glacer la bûche : faites fondre deux tablettes de chocolat, sept ou huit morceaux de sucre et une grosse noix de beurre dans trois-quarts de verre d'eau et laissez cuire jusqu'à ce que vous obteniez une crème lisse et crémeuse que vous étendrez bien uniformément sur la bûche.

### BRIOCHE AUX ABRICOTS

Achetez une grosse brioche, décapitez-la et creusez-la; vous aurez d'autre part fait tremper des abricots secs et confectionné avec eux une marmelade assez épaisse dans laquelle vous aurez introduit deux cuillerées de kirsch; mélangez cette marmelade avec la mise que vous avez retiré en creusant la brioche et une bonne cuillerée de crème fraîche légèrement vanillée. Remplissez la brioche de ce mélange et couvrez avec la tête. On peut servir froid ou un peu chauffé au four.

### MONT-BLANC

Il faut pour faire ce délicieux entremet de saison, 500 grammes de marrons, 125 grammes de sucre en poudre, 50 grammes de beurre, 1/2 litre de lait, 1/2 livre de crème fouettée sucrée et vanillée.

Mettez les marrons dans une casserole d'eau froide, couvrez et lorsque l'eau est à ébullition laissez bouillir cinq minutes environ puis sortez les marrons et épluchez-les, puis faites-les cuire dans le lait à feu doux une trentaine de minutes. Passez en purée et ajoutez beurre et sucre en mélangeant bien, puis passez une seconde fois en vermicelle sur le plat en donnant une forme conique et recouvrez avec la crème fouettée.

Cette dernière recette a l'avantage d'être également saine et également délectable pour les petits comme pour les grands.

Cette semaine, laissons un peu de côté les soins du ménage. Il faut préparer quelques bons petits plats pour les invités, mais vous avez aussi en perspective quelques réunions chez des amis, quelques sorties au théâtre, un bal peut-être? ce n'est pas le moment de négliger

## VOTRE BEAUTE

Le jour même où vous voulez être en beauté, enduisez-vous le visage après l'avoir nettoyé, d'une crème nourrissante à base de lanoline et gardez-la pendant que vous brossez abondamment vos cheveux pour qu'ils brillent, pendant que vous faites vos ongles et que vous prenez votre bain ou votre douche. Puis, vous essuiez la crème et vous vous ferez un « masque de beauté » composé d'un jaune d'œuf battu avec une demi-cuillerée à café d'huile d'amandes douces que vous étendrez sur votre visage pendant une demi-heure. Si, pendant cette demi-heure, vous pouvez rester étendue, vous aurez ensuite une peau fraîche et tendue et un visage reposé. Rincez à l'eau tiède et procédez à votre maquillage habituel.



Il me paraît superflu d'ajouter des commentaires à cette lettre, reçue récemment à Regards, je veux vous la livrer telle que. Les quelques détails qu'elle contient sur la vie des petites « Pupilles de la Nation » me paraissent particulièrement pathétiques et il n'est pas inutile d'attirer une fois de plus l'attention sur le sort de l'Enfance malheureuse et sur la nécessité d'une réforme profonde et complète des Institutions.

L. J.

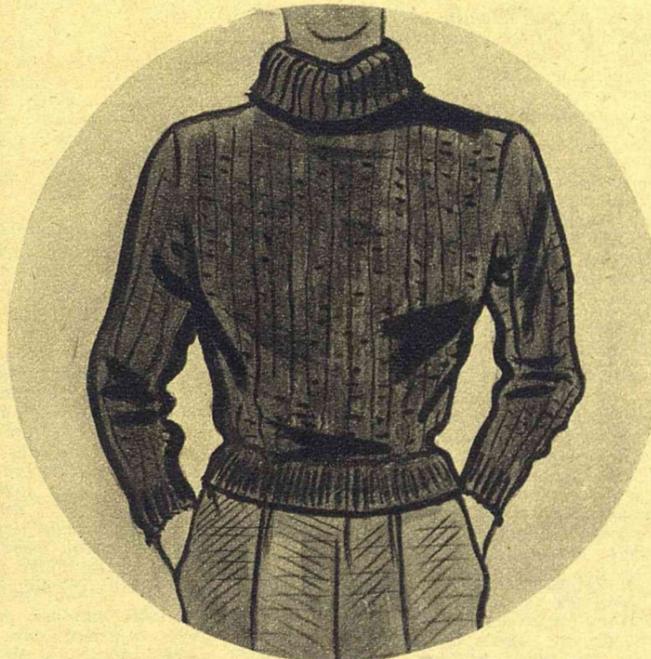
... Moi, j'ai 16 ans, ma maman est morte j'avais quinze mois. On m'a mis chez les Pupilles de la Nation de Montpellier... A partir de sept ans, nous nous levons à 5 heures, nous allons à la messe à jeun jusqu'à 7 heures. En sortant, nous allons au réfectoire, nous mangeons de la soupe, un morceau de pain. Nous partons en classe à 8 heures; en arrivant, la prière, puis le catéchisme. Je me rappelle une fois, je n'avais pas su mon catéchisme, à midi, je ne suis pas allée manger; à 1 heure, lorsque mes camarades sont revenues, elles m'ont apporté un morceau de

pain et c'est tout... Avant manger, la prière. Le menu : soupe, haricots, viande deux fois par semaine, un biscuit, pas de vin, de l'eau. Si, à la fin du repas, vous n'avez pas fini on vous fait mettre votre assiette dans le tiroir et le matin on vous mélange la soupe avec le restant... Après manger, la prière. Le soir, nous avons des devoirs et des leçons, mais il fallait le catéchisme avant. Puis on mangeait de la soupe, des pommes de terre tous les soirs, sauf pendant trois mois où nous avions des navets. Après manger, nous allions jouer une demi-heure, puis la prière, au lit, à 8 heures et encore une prière. Les grandes qui n'allaient pas en classe avaient toutes un emploi : la cuisine, le dortoir, le salon; à chaque heure : une petite prière. Le jeudi, nous allions au catéchisme, l'après-midi nous reprisions les bas et les chaussettes des plus grandes et des sœurs. Si on bavardait : une mauvaise note ou, pour pénitence, dix minutes les bras en croix. Chaque sœur avait un carnet pour les mauvaises notes, si l'on avait dix mauvaises notes dans la semaine, celles qui avaient des parents étaient privées de leur visite, celles qui n'en avaient pas étaient mises au pain sec toute la journée. Dimanche deux fois à la messe à 8 heures et 10 heures. L'après-midi à 2 heures au chaquet, à 4 heures aux vêpres... Le matin, il nous fallait apprendre la messe. Pendant les récréations on nous racontait la vie des saints. En été, les vendanges : nous commençons à 7 h. 1/2, nous avons notre rangée à faire; les petites de dix ans aussi. Lorsqu'on vendange en famille, ce sont les hommes qui vident les seaux pleins, et bien, nous, il fallait qu'on les vide; moi j'avais l'appendicite... si je me plaignais, la sœur me disait : « Tu as mal à la tête ? Cela ne montera pas plus haut que la petite bête... »

Avant de partir, elles m'ont dit : « Lucienne, n'oublie pas ton catéchisme, cela te servira dans la vie; j'avoue que l'on ne me l'a jamais demandé... Tous les mois, je lisais *Mon Camarade*, je lis *Regards*. J'aimerais bien faire partie d'un groupe comme il y a des jeunes filles. Elles sont habillées pareil. Je n'ai vu *Regards* que deux ou trois fois; maintenant je ne passerai pas une semaine sans le lire. Recevez mes meilleures salutations.

Lucienne R.

MODE  
et  
COUTURE



## UN PULL-OVER POUR HOMMES

Il ne faut pas toujours penser à nous ! Voici aujourd'hui l'explication d'un chandail de sport au tricot pour homme. Je laisse le choix du coloris à votre goût, prenez une laine 4 fils et des aiguilles 3 1/2. Le bas du corps, des manches, et le col roulé sont tricotés au point de côtes, 1 m. endroit, 1 m. envers, et au retour, à l'endroit dans la maille endroit, à l'envers dans la maille envers. Pour le corps, faites le point de jersey et, si vous êtes plus calée, vous pouvez faire le point suivant : 1 point croisé (on tricote la deuxième maille avant la première) et 3 m. à l'envers. Au retour tout à l'envers, puis refaites 1 rang comme avant, de nouveau tout à l'envers et ainsi de suite.

**Dos.** — Montez 120 m. Tricotez point de côtes sur 7 cm.; tricotez point du corps 25 cm. en augmentant progressivement de 10 mailles de chaque côté. Fermez de chaque côté en trois fois avec 3 m. puis montez droit jusqu'à l'épaule pendant 15 cm. Fermez l'épaule en 4 fois, de chaque côté sur 10 cm. de large. Fermez l'encolure. Le devant se fait comme le dos avec augmentation de 6 points de plus de chaque côté. Le col se fait séparément au point de côtes, on tricote 150 mailles sur 14 cm. environ (on peut le faire plus ou moins haut selon les goûts).

**Les manches.** — Montez 50 mailles point de côtes sur 7 cm. Tricotez ensuite le même point qu'au corps en faisant une augmentation d'une m. tous les 5 cm. de chaque côté pendant 4 cm. Diminuez de 1 m. à chaque rang de chaque côté et fermez le travail. Assemblez les morceaux avec un point de surjet.

# regards

## ABONNEMENTS

FRANCE & COLONIES

3 mois : 15 fr. - 6 mois : 26 fr.  
un an : 48 fr.

BELGIQUE - SUISSE

LUXEMBOURG - CANADA

6 mois : 33 fr. - un an : 60 fr.

Pays de l'Union postale.

6 mois : 35 fr. - un an : 65 fr.

2° Autres pays.

6 mois : 45 fr. - un an : 80 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande de dernier numéro reçu et joindre 1 fr. en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X

Téléphone : PROVENCE 52-13

Chèque postal : PARIS 1715-54

Les manuscrits non demandés ne seront pas rendus.



# Le Noël des petits

**C**ETTE nuit va revivre le beau mythe de Noël. Petits enfants, vous allez mettre vos souliers dans la cheminée. Vous les disposerez avec soin, vous-mêmes, pour que Celui qui doit venir y entasser jouets et friandises ne risque pas de ne point les voir. Vous les rangerez l'un près de l'autre, bien brossés, bien luisants, pour qu'ils aient l'air bien sages. Et vous irez vous coucher sans bruit, sans colère, pour que ne s'effarouche pas le mystérieux messager.

Le sommeil ne viendra pas vite. Sous vos yeux clos, vos paupières fermées, mille images se presseront que vous aurez voulues. Vous imaginerez la barbe blanche du Père Noël se penchant vers vous et vous demandant, dans un murmure que vous serez seul à entendre, si votre choix est fait, et si vous pensez mériter vraiment tant de belles choses.

Vous verrez, dans une farandole de couleurs, défilé dans la nuit de vos prunelles, des panoplies, des poupées, des mécaniques et des chocolats. Vous aurez bien envie d'ouvrir les yeux pour vérifier si ce rêve que vous forgiez n'était pas déjà la réalité et si déjà vos souliers ne regorgent pas de merveilles. Mais l'on vous a prévenus: si l'on regarde, le père Noël ne descend point dans la cheminée. Et vous resterez plongés dans votre monde de féerie, volontairement, jusqu'au moment où le doux carillon du sommeil sonnait ses cloches tout autour de vous, vous transportera dans un univers plus magnifique encore, celui des songes qui naissent tout seuls, sans que même on ait eu besoin de les construire.

Quel réveil, demain! Eveillés plus tôt que de coutume, vous ne vous souviendrez plus, d'abord, de ce que vous rêviez hier. Et puis, tout d'un coup, comme un voile blanc que l'on déchire, le doute se déchirera de vous. Vous vous précipiterez sur vos petits pieds nus, jusqu'aux trésors qui scintilleront là-bas, au bord du foyer. Et vos cris de joie réveilleront la maison tout entière.

Hélas! Combien êtes-vous, petits enfants, aussi doux, aussi bons, aussi beaux que les autres, qui vous serez bercés de

songes et qui demain ne trouverez rien, dans les petites chaussures désolées. Le papa, la maman — quand ils existent — seront là et dans leurs yeux où brilleront des larmes vous lirez un désespoir que vous ne comprendrez pas.

Il y aura en vous cette révolte animale, furieuse et puissante, de l'être dont la simple logique, dont le raisonnement naïf et pur est soudain bouleversé par l'apparition de l'absurde. « Pourquoi n'ai-je rien? Pourquoi le père Noël m'a-t-il oublié? » Le chômage, la misère, maux dont l'enfance souffre, mots que l'enfance ignore.

L'injustice sera trop grande demain. Pas cela. Ses petits souliers vides...

J'ai une petite fille. Elle a deux ans. Depuis un mois, elle téléphone au Père Noël dans les rainures du plancher, dans le buffet de la cuisine, dans les tiroirs de la commode; dehors, chaque soupirail de cave, chaque bec de gaz, chaque grille d'arbre est encore un bureau de poste mystérieux qui lui permet de s'entretenir en un langage confidentiel avec celui qu'elle attend.

Je l'ai menée devant tous les étalages, à tous les rayons de jouets, devant ces vitrines où la science de l'homme, et son art, et une espèce de tendresse nouvelle pour l'enfance, ont logé des jouets fabuleux exécutant des prouesses magnifiques. Tout ce trésor de lumière, de joie et de couleurs semblait entrer dans ses grands yeux bleus, les éblouir, et pourtant ne suffire jamais à les contenter. Autour de nous, il y avait des centaines de papas et de mamans tenant sur leurs bras leurs petits enfants émerveillés, et il me semblait que je voyageais dans un monde où toutes les valeurs étaient déplacées, et où la perfection morale n'était faite que de candeur, de sourires et de bonté.

Je songe à tous ces petits. Comme la mienne, ils ont fait leur choix, ce qui signifie que, comme elle, ils ont naturellement tout choisi. Cette profusion éblouissante leur paraissait à peine à leur mesure. Le paradis doit être inépuisable, et le paradis est le seul au-delà des petits. Je songe à eux et je me dis que peut-être il en est qui n'auront pas d'autre cadeau

cette année que le souvenir de cette fête à laquelle on les a conduits. Et pourtant, ils seraient heureux avec si peu de chose! Ils voudraient tout, mais ce qu'on leur aurait donné eût été suffisant pour les contenter.

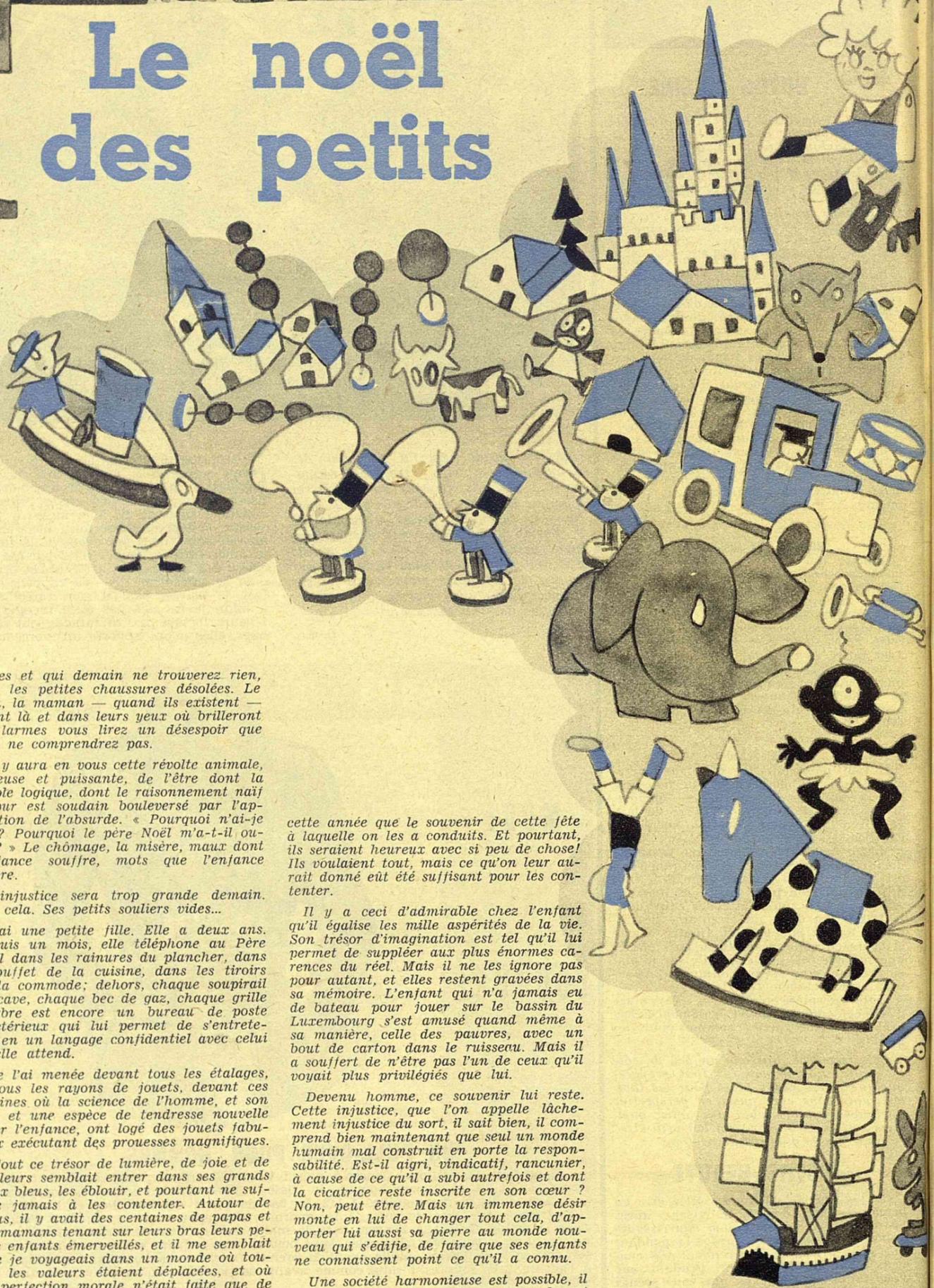
Il y a ceci d'admirable chez l'enfant qu'il égalise les mille aspérités de la vie. Son trésor d'imagination est tel qu'il lui permet de suppléer aux plus énormes carences du réel. Mais il ne les ignore pas pour autant, et elles restent gravées dans sa mémoire. L'enfant qui n'a jamais eu de bateau pour jouer sur le bassin du Luxembourg s'est amusé quand même à sa manière, celle des pauvres, avec un bout de carton dans le ruisseau. Mais il a souffert de n'être pas l'un de ceux qu'il voyait plus privilégiés que lui.

Devenu homme, ce souvenir lui reste. Cette injustice, que l'on appelle lâchement injustice du sort, il sait bien, il comprend bien maintenant que seul un monde humain mal construit en porte la responsabilité. Est-il aigri, vindicatif, rancunier, à cause de ce qu'il a subi autrefois et dont la cicatrice reste inscrite en son cœur? Non, peut-être. Mais un immense désir monte en lui de changer tout cela, d'apporter lui aussi sa pierre au monde nouveau qui s'édifie, de faire que ses enfants ne connaissent point ce qu'il a connu.

Une société harmonieuse est possible, il le sait, une société où il n'y aura plus ni riches ni pauvres, et où la charité individuelle n'aura plus sa raison d'être, car, là où la justice règne, il n'est plus besoin de charité.

Ce jour de Noël incite à des réflexions semblables. En aucun moment plus qu'en ce jour-là, les hommes de bonne volonté, les hommes épris d'équilibre ne sentiront la nécessité de se mettre à l'œuvre.

Il faut que, partout, grâce à eux, chacun ait bientôt la joie de sentir sous les neiges de l'hiver percer les promesses du printemps. Il faut que partout l'espérance vienne bientôt s'asseoir au coin du feu.



PAR  
YVES  
GROS-RICHARD



H. Monier

illustré  
de  
Lingre

M

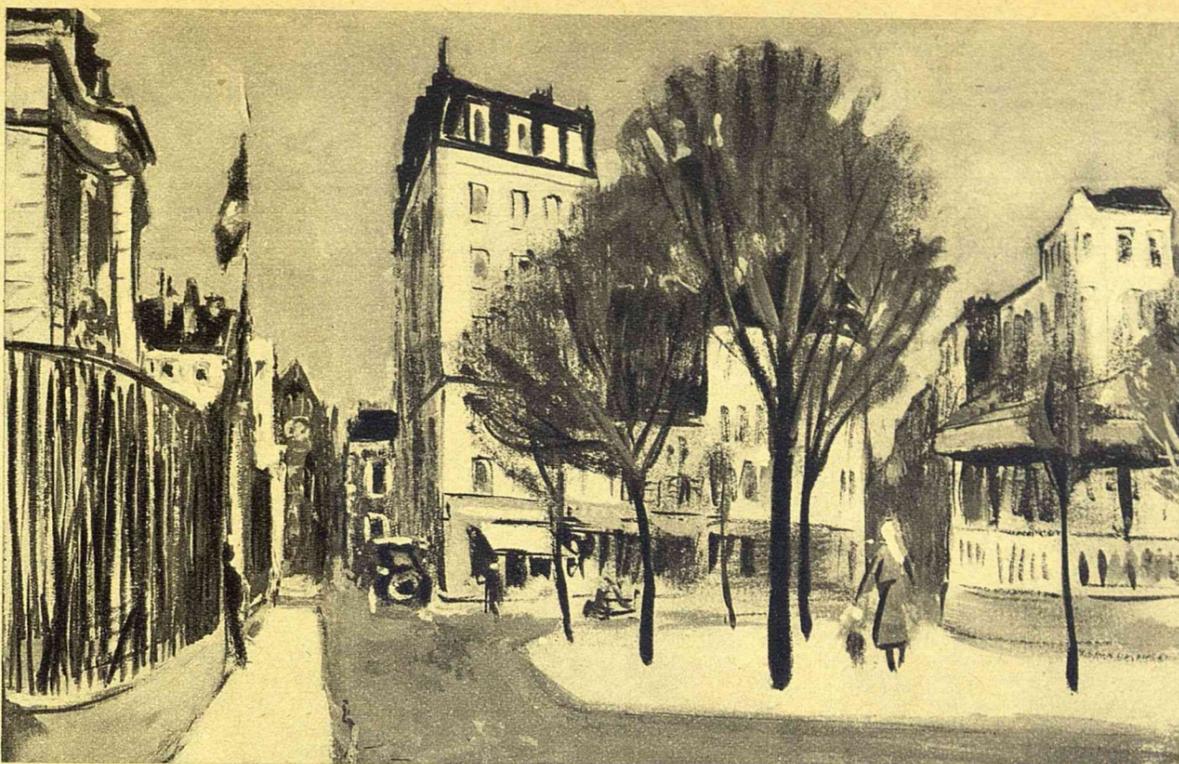
à cause  
savait  
et agir  
vait lui  
invitait  
priaient  
son, et  
bre peu  
et son  
locataire  
avec son  
s'appropr  
rien. Et  
comme  
chapeau  
D'ailleu  
temps.  
Mais si  
neau s'é  
envers  
trude e  
il s'en  
avec la  
Girardi  
yeux la  
Mme F  
golf av  
manière  
Et les  
neau, t  
et l'usu  
Girardi  
les récl  
que les  
une seu  
cabane  
saur ?

— ...  
da Mm  
de 1900  
pas qu  
tousjour  
— Ou  
bonnem  
crème  
Mlle  
intrigan  
Mme F  
trouvait  
vieilli  
divinem  
à Phry  
d'on ne  
vieux  
beauté  
Girardi  
cord :  
me non  
les « C  
et autr  
poneau  
« Ça m  
Roc-les  
Gare, c  
autres...  
Venar  
Méré-L

\* Voi

Le gé

illustration  
de  
Lingner



UNE NOUVELLE INÉDITE DE GEORGES DAVID

## PHRYNÉ \*

**M**ME GIRARDIN tiquait aussi, derrière ses lunettes d'écaïlle, parce que Jacques... (Mme Philiponeau disait : Jacques), Mme Philiponeau le voyait parfaitement : ces dames tiquaient à cause de Jacques. Mme Philiponeau savait pourtant faire la part des choses, et agir avec tact. Personne, ici, ne pouvait lui donner des leçons de tact. Elle invitait les Girardin à son thé, elle les pria à diner, mais, en droit et en raison, et pas aussi souvent — elle était libre peut-être — que Mme Méré-Lacroix et son fils, qui étaient, somme toute, ses locataires... Mme Girardin prétendait, avec son sourire coupant, que Jacques s'approchait de Gertrude. Il n'en était rien. Et Mme Philiponeau ne prenait pas, comme on dit à Puy-Lussac, un coup de chapeau pour une demande en mariage. D'ailleurs, la pauvre petite avait bien le temps. Le plus tard serait le mieux... Mais était-ce la faute de Mme Philiponeau si ce jeune homme se montrait poli envers sa fille ? Si, accompagnant Gertrude et Françoise, un jour, au tennis, il s'en allait jouer au golf, le lendemain, avec la seule Gertrude ? Au fond, Mme Girardin et Françoise, l'intrigante aux yeux langoureux, ne pardonnaient pas à Mme Philiponeau que Jacques jouât au golf avec Gertrude, et qu'il l'appelât, en manière de camaraderie, Mlle Phryné... Et les bidons d'essence de M. Philiponeau, tous les samedis et tous les lundis, et l'usure des pneus, pour transporter M. Girardin, est-ce que Mme Philiponeau les réclamait à Mme Girardin ? Est-ce que les dits Girardin les avaient invitées, une seule fois, à prendre le thé dans leur cabane sentant la sardine et le hareng-saur ?

— ...Quoi de neuf, à Phryné ? demanda Mme Girardin à figure d'institutrice de 1900... Quoi de neuf... Vous ne trouvez pas qu'en prononçant Phryné, on croit toujours avaler un éclair au chocolat ? — Ou à la crème Chantilly, répliqua bonnement Mme Philiponeau, ou à la crème Chantilly. Ça dépend des goûts. Mlle Françoise, ne paraissant pas aussi intrigante, peut-être, que l'insinuaient Mme Philiponeau, arrangeait les choses, trouvait épataint le napperon brodé d'or vieilli. Du reste, Mme Philiponeau brodait divinement. Et la conversation, revenant à Phryné — courtisane grecque accusée d'on ne savait quoi et acquittée par les vieux messieurs en considération de sa beauté, disait, d'après le Larousse, Mme Girardin — toutes en tombèrent d'accord : c'était tout de même mieux comme nom de villa, que les « Beauséjour », les « Chèvrefeuilles », les « Mon Rêve » et autres « Ça me suffit ». Mme Philiponeau en avait une indigestion des « Ça me suffit ». On en comptait sept, à Roc-les-Bains, trois dans l'avenue de la Gare, deux boulevard du Casino, deux autres...

Venant du « Splendid Hôtel », Mme Méré-Lacroix arrivait — le corps souple

dans son costume blanc, les hanches et les jambes moulées : des jambes de Diane — suivie de Jacques, sportif et distingué. La jeunesse... Et cette aisance, chez la mère et le fils.

— Comme on semble leur descendre du derrière, grimaçait Mme Girardin en cédant son « transat ».

— Mais non, je vous en prie... Voilà l'heure d'aller faire trempette.

Et durant que ces dames, à propos de trempette, parlaient du prochain concours de maillots, exhibitions que, pour sa part, Mme Méré-Lacroix trouvait inconvénients et ridicules, Jacques, les mains dans les poches, s'amusaient comme un gamin, devant Gertrude levant sur lui son regard bleu fané. Il s'amusaient du bouquin qu'elle ne lisait pas. Ennuyeux comme la pluie, hein, Montherlant ? Un poseur, un révolutionnaire au chiqué. Et des histoires à dormir debout. On pouvait lui pardonner ses *Bestiaires*. Mais ses autres machins... Mlle Gertrude avait-elle lu le dernier Béraud, dans *Grin-goire* ? Il fallait qu'elle le lût. Ça valait le voyage. Quel coup d'étrille, mes seigneurs ! Mais peut-être le gros Béraud n'intéressait-il point la blonde Phryné ? Soudain, la voix joliment timbrée — le timbre de Marie Marquet, prétendait Jacques, — la voix de Mme Méré, s'éleva parmi les autres :

— Dis, Jacques, il faut avertir Mme Philiponeau... Voici la fin d'août, chère madame, et nous comptons aller passer septembre en Touraine. Mais nous nous sommes tant attachés à votre Phryné... Nous resterons jusqu'en octobre.

Froide, un peu, la lumière d'arrière-saison dorait la place de la Préfecture, à Puy-Lussac, les tilleuls aux têtes rous-ses, en quinconce, les quatre bancs municipaux ; elle rentrait à pleines portes dans le magasin « Quincaillerie - Articles de Ménage » - « Ancienne Maison Leridon, Philiponeau, Successeur », disaient les « égyptiennes » de la glace, où les commis en blouse à martingale s'occupaient, sous les mille casiers aux gros boutons de verre, derrière les longs comptoirs ; où Mlle Gertrude rendait la monnaie, à la caisse — 25 sur 30 — enfilait la fiche du vendeur dans un crochet nickelé.

Au bureau du patron, noyé de lumière calme, aussi, par la grande baie, comme à Roc-les-Bains, M. Philiponeau, en manches de chemise, et qui vient de boire son chocolat à la six-quatre-deux, dépouille son courrier. Mme Philiponeau lui aide, selon la coutume, en déshabillé vieux rose, sous l'éphéméride affichant un énorme « 2 Octobre », un « 2 Octobre » de maison sérieuse, et qui fait des affaires.

M. Philiponeau toussa, éternua, se râcla la gorge, remua son lorgnon.

— Ils seront ici vers 11 heures, 11 heures et demie... Il leur faut trois heures pour faire la route, pas plus... Et ton déjeuner ?

— Ça va, répond Mme Philiponeau.

Gertrude a mis le couvert hier soir. La femme de journée aidera la bonne.

M. Philiponeau s'arrête de promener son doigt sur les chiffres d'une facture. Il souffle, puissant, la face large, et dit encore :

— Ça rapporte, hein, une villa bâtie par l'« Entrepris Urbaine ». Tu ne voulais pas, toi, tu disais : « C'est de l'argent jeté dans la rue, c'est ci, c'est ça... » Moi, je ne connais que les additions. Trois mois à 1.500 francs, ça fait du 4.500. Ça paie aussi l'essence pour trimballer le père Girardin.

— Ils vont faire la tête, les Girardin.

M. Philiponeau sourit, sarcastique, rejette, sans les lire, les missives dactylographiées aux en-têtes en couleur lui annonçant 30 % de hausse sur l'aluminium et autant sur le « galvanisé ».

— Ça fait marier sa drollière, une villa qui s'appelle Phryné...

D'un geste de sa main potelée, Mme Philiponeau a ramené les choses à de justes proportions. Il ne faut tout de même pas crier ça sur les toits. Evidemment, il y a beaucoup de chances... et sans avoir recours au fakir Birman...

Elle cherche la dernière lettre de Mme Méré — un large papier mauve — la relit : « ...Les amis du « Splendid Hôtel » qui regagnent Paris nous jetteront, en passant, à Puy-Lussac... Nous visiterons vos vieilles églises romanes. Jacques est fou du roman, du byzantin, surtout... Et puis, nous avons tant à nous dire, tant, tant... »

11 h. 30 : c'est l'heure de l'animation place de la Préfecture. Mlle Gertrude a mis sa robe de toile couleur de ses yeux fanés. Mme Philiponeau a fait toilette — une toilette sobre, un juste milieu. M. Philiponeau a pris un col rigide, contre son habitude. Une auto chic glisse devant la « Quincaillerie - Articles de Ménage », stoppe, repart. Ce n'est pas ça. D'autres autos croisent, recroisent la place, sous les tilleuls en quinconce, des Renault, des Hotchkiss, des Fiat, beaucoup de Fiat... Midi 30. Midi 45. Ils ont une panne, certainement. Mlle Gertrude est entrée vingt fois dans la salle à manger. M. Philiponeau piétine, les mains dans les poches — et déformant son veston neuf, remarque Mme Philiponeau qui tambourine, de ses doigts bagués, sur le baie vitrée du bureau.

M. Philiponeau parle maintenant d'accident, d'accrochage. Dame ! du 120, du 140, sur les routes, tant que ça peut. On n'est vraiment pas raisonnable. Et tant qu'on n'aura pas réglé la vitesse... A 2 heures, les Philiponeau se sont mis à table, tous les trois, devant les cristaux et les jardinières ornées de roses thé et de chrysanthèmes blancs.

Et Mme Girardin est passée, dans l'après-midi avec Françoise. Ces dames, au courant de la réception, demandaient, si cela n'était pas indiscret, à présenter leurs hommages à Mme et à M. Méré-Lacroix dont ils gardaient un excellent souvenir.

— Ils ont eu un empêchement et nous ont prévenu par télégramme... Nous les

aurons demain, a répondu, avec un sourire aimable, Mme Philiponeau.

Au courrier du lendemain, M. et Mme Philiponeau ont vainement cherché, dans le tas de factures et de lettres à en-tête de couleur, une large enveloppe mauve. Et le couvert toujours mis, et l'heure du déjeuner passée, M. Philiponeau se décide à chercher, dans l'annuaire relié de toile grise, le numéro du Café de la Marine, à Roc-les-Bains. Mlle Gertrude est là, aussi, assise dans le bureau, fatiguée, les mains jointes sur les genoux. Nerveuse, un peu, Mme Philiponeau l'envoie dire aux servantes de ne pas mettre les perdreaux à gros feu et de battre une autre mayonnaise.

— ...Parfaitement. M. Philiponeau, de la villa Phryné... Oui... Dites-moi, je voulais vous demander : cette dame... vous savez ? Mme Méré-Lacroix... Comment ?...

Les yeux vagues sur le désordre de sa table-ministre, M. Philiponeau écoute... puis il raccroche, s'assied devant Mme Philiponeau, coudes écartés et bajoues tombantes.

— Ils sont partis depuis quatre jours, prononce-t-il. Ils doivent 2.000 francs au Café de la Marine, je ne sais combien ailleurs... Et à nous, 4.500 francs... Une poule et son type, dit le patron du Café de la Marine... Je l'avais toujours pensé, que c'était une poule et son type.

Affaissée sur sa chaise, Mme Philiponeau a eu un petit gémissement...

On entend une voix pointue, au magasin. Mme Philiponeau se lève, ouvre la porte. Mme Girardin est là, revenant des halles — panier à la hanche et lunettes d'écaïlle sur le nez — et s'informant si Mme Méré-Lacroix et M. Jacques sont, en fin de compte, heureusement arrivés.

## ETRENNES

Un livre : Le cadeau qui dure

LA LIBRAIRIE E. S. I.  
24, Rue Racine, PARIS  
vous offre  
**POUR LES GRANDS**

DEUX ŒUVRES  
DEJA CLASSIQUES

LA LÉGENDE  
D'ULENSPIEGEL

Par Charles de Coster  
avec préface de Romain Rolland :  
24 francs.

LA MÈRE

par Maxime Gorki : 12 fr.

LES ŒUVRES COMPLETES DE

LÉNINE

8 vol. parus, reliés, l'un : 40 fr.

HISTOIRE SOCIALISTE

DE LA

REVOLUTION FRANÇAISE

par Jean Jaurès

8 volumes brochés : 320 francs.

1 abonnement d'une année à la grande revue française pour la Défense de la Culture.

COMMUNE

48 francs.

POUR LA JEUNESSE

4 ROMANS D'AVENTURES

LE MYSTÈRE

DU SERPENT A PLUMES

par R. Duchateau ..... 7,50

LE ROMAN DE RENARD

par Léopold Chauveau .... 6 fr.

LES TROIS MÉCHANTS GROS

par Iouri Olécha ..... 6 fr.

HANS

EN SON LIÈVRE ENCHANTÉ

par Lisa Tetzner ..... 6 fr.

Chaque volume peut être fourni

relié « livre de prix » au prix

de ..... 12 fr.

et un superbe album cartonné

et illustré.

EMILE ET LES DÉTECTIVES

9 fr.

# regards

NUMERO DE NOEL

1 fr. 25  
2 frs. BELGES  
0.40fr. SUISSE  
24 pages

REGARDS CONSULTE LES ASTRES

pour l'année qui vient  
et l'année qui s'achève

UN CONTE DE LÉOPOLD CHAUVEAU  
LES ÉVÈNEMENTS D'ESPAGNE  
VUS PAR UPTON SINCLAIR